


X 71189



22101319550



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b29977265>

COLLECTION "HIPPOCRATE"

DIRECTEUR : *Professeur Laignel-Lavastine*

Membre de l'Académie de Médecine

D^r MAURICE KLIPPEL

Médecin honoraire des Hôpitaux

LA
MÉDECINE GRECQUE
DANS SES
RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE



PARIS

DÉPÔT GÉNÉRAL: LE FRANÇOIS, 91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

BH

Galleys

BH

H. K. LEWIS & CO., LTD.

Booksellers,

136 Gower Street, London, W.C.1.

LA
MÉDECINE GRECQUE
DANS SES
RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE

*Imprimé par Jouve et Cie
à Mayenne.*

D^r MAURICE KLIPPEL
Médecin honoraire des Hôpitaux

LA
MÉDECINE GRECQUE
DANS SES
RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE



PARIS
ÉDITIONS HIPPOCRATE
7, RUE DES GRANDS-DEGRÉS
1937



Handwritten:
B4/K4

AVANT-PROPOS

Athènes a su sans cesse mêler l'éloquence à la politique, l'esthétique à la morale, la philosophie à la science.

Or, cette étude a précisément pour but particulier d'établir les relations étroites qui ont uni la science médicale à la philosophie des Grecs, ce que peut démontrer avec certitude une connaissance complète de leurs systèmes philosophiques.

Le premier chapitre sera consacré à la phase pré-hippocratique de la médecine et montrera comment, — à l'exemple des philosophes de la Grèce, qui avaient séparé la philosophie et la science d'avec la religion réunies dans la tradition orientale, — la médecine elle-même fut dégagée, à son tour, de ses attaches sacerdotales.

Le second chapitre recherchera les sources philosophiques de la doctrine d'Hippocrate, de ses principaux aphorismes et préceptes, et jusqu'à la « Nature médicatrice » qui domine sa pratique médicale.

Le troisième chapitre, consacré aux successeurs d'Hippocrate, exposera les rapports des diverses sectes médicales et des divers auteurs avec les systèmes de la philosophie grecque.

I

LA MÉDECINE PRÉHIPPOCRATIQUE

I

LA MÉDECINE PRÉHIPPOCRATIQUE

La tradition primitive de l'humanité, élaborée en Orient et venue en Grèce, contenait la philosophie et la science étroitement unies avec la religion. On se l'explique facilement en se souvenant que cette tradition, sortie des sanctuaires, datait d'une époque où le prêtre et le savant n'étaient qu'une seule et même personne. Ainsi pendant longtemps la science médicale de la Grèce fut confondue avec la religion, ce que montre particulièrement l'histoire du temps d'Aesculape. Alors les temples étaient bâtis au bord de la mer ; les malades pouvaient ainsi bénéficier de l'hydrothérapie marine, qui représentait l'élément médical de leur traitement ; d'autre part, ils étaient assurés, par l'intervention des prêtres, de l'influence favorable de la divinité sur leur état de santé. Cela fait, ils étaient invités à dormir dans les temples, où les précédentes affirmations se voyaient confirmées dans des songes provoqués par la mystérieuse intervention de la divinité. Telles furent en résumé la pratique des prêtres-médecins, dont Aesculape fut le plus célèbre. On connaît la légende qui suscita contre lui la colère des dieux, et qui marqua le degré de la renommée qu'il avait acquise.

Il fut aussi d'usage en Orient, et de là en Grèce, d'écrire sur les murs des temples les symptômes des maladies traitées et, à côté, les moyens qui en avaient assuré la guérison.

Comment préciser la façon dont l'esprit philosophique opéra la dissociation des deux éléments, l'un religieux, l'autre scientifique, qui avaient été réunis jusqu'alors ? Par la comparaison

avec la séparation que venait de faire Thalès, le premier Milésien. Ce philosophe avait compris que les forces divines n'étant que la personnification des forces naturelles, elles pouvaient se réduire à des manifestations d'ordre purement physique. Ainsi tandis que, suivant la tradition, le dieu Océanos donnait naissance à tous les êtres vivants, la physique ionienne les fit sortir de l'eau marine, élément naturel : de là une cosmogonie d'où toute intervention divine était exclue. Et pour opérer ce grand progrès, il avait suffi de traduire le langage symbolique en langage littéral, de briser le symbole pour en retenir le contenu.

La médecine mythologique, mélange de science et de religion, subit une évolution analogue à celle que Thalès avait suivie en séparant les deux éléments de la Religion-science. Les précurseurs et les maîtres d'Hippocrate, et Hippocrate lui-même, furent uniquement des médecins, et en cela ils se distinguèrent aussi des premiers philosophes qui avaient cultivé la médecine de façon accessoire (1). Ce n'est qu'en ce sens que l'on a pu dire qu'Hippocrate avait séparé la médecine de la philosophie.

Malgré les nombreuses tentatives de réconciliation de la philosophie et de la science avec la religion, elles devaient désormais marcher sur des lignes parallèles. Cependant, pour la médecine, il y a eu au moyen âge, et même jusqu'à nos jours, un traitement des malades qui consiste dans des *ex voto*, dans le culte des reliques, dans des pèlerinages, et même dans l'usage de la piscine mêlé à des pratiques mystiques exaltées. De telles méthodes ne peuvent exister que d'une façon complètement étrangère à la médecine scientifique.

En revenant aux pratiques de la médecine grecque devenue indépendante, on ne retint que les notions inscrites sur les murs des temples et relatives aux descriptions des symptômes des maladies et aux moyens qui avaient présidé à la guérison des malades, cela désormais à l'exclusion de toute intervention sacerdotale. Les prénotions coaques et les sentences cnidiennes ont représenté les préceptes de deux écoles, celle de Cos, qui fut essentiellement dogmatique en fixant son attention sur l'organisme malade et sur la maladie ; celle de Cnide qui fut empirique en affirmant

(1) Certains de ces philosophes avaient fait d'importantes recherches anatomiques ; d'autres avaient écrit des monographies sur la toux, sur la fièvre, etc.

qu'il n'y avait que des malades, non des maladies. Dans les remarquables observations qu'elle fit, elle a décrit les symptômes offerts par de nombreux malades, et en particulier les signes que peut révéler l'auscultation des poumons, les râles humides comparables aux crépitations de l'huile en ébullition, et les frottements pleuraux semblables au bruit du cuir neuf (1).

Bien que la médecine de Cos fût prédominante chez Hippocrate, on peut dire qu'il n'a point méconnu la valeur de l'empirisme de Cnide. Son principe le plus général, l'observation unie au raisonnement, en est la preuve, ainsi que le montrera le chapitre suivant.

(1) On oublie trop souvent que la science, qui pour le moins est la recherche et le désir de la vérité, est le contraire du mensonge. Or les modernes se sont toujours attribué les grandes découvertes des philosophes et des savants de l'antiquité. C'est ainsi qu'ils ont écrit sur les murs d'un hôpital que Laennec y avait découvert l'auscultation, alors qu'il ne fit qu'y ajouter et que la vulgariser. Lui-même, s'il vivait, ne dirait pas autre chose, ainsi que le prouve sa thèse de doctorat en 1805.

II

HIPPOCRATE PHILOSOPHE

II

HIPPOCRATE PHILOSOPHE

Les sources philosophiques de ses aphorismes.

Parmi toutes les professions libérales, la médecine porte au plus haut point l'exercice de l'intellect, par la complexité de ses problèmes biologiques et par la nécessité où elle est de renoncer souvent au secours de la théorie en présence du cas particulier qu'offre chaque malade. Le procédé de l'induction, rapide ou lente, établi par la philosophie d'Hippocrate, en conduisant au diagnostic, est d'un usage constant en médecine pratique. Il est par là indiscutable que les lointains successeurs du maître se rattachent encore à lui par des liens étroits. Ainsi tout médecin participe à la philosophie, même si ses tendances naturelles ne l'y inclinaient pas tout d'abord.

Après les nombreuses études faites sur Hippocrate à travers tant de siècles, il reste encore à préciser à quelle secte ou à quel philosophe en particulier il a emprunté ses maximes directrices, et à démontrer ainsi qu'*Hippocrate a enseigné la médecine par la philosophie.*

Jusqu'à présent, ce sujet n'avait été traité que sous une forme éparse et réduite, par exemple en ce qui concerne « les jours critiques », que des historiens ont déclaré être de source pythagoricienne. Mais ce sont de préférence les successeurs d'Hippocrate qu'on a cherché à rattacher à Platon, à Aristote, à Zénon, à Epicure, alors que c'est en grande partie à Hippocrate lui-même que les écoles médicales ont emprunté leurs doctrines. Elles ont dissocié la vaste synthèse du maître pour n'en retenir chacune

qu'un principe, ce qui les a placées en contradiction et en rivalité les unes vis-à-vis des autres (1).

Les jugements très élogieux de Pline sur Hippocrate s'adressent exclusivement au médecin en lui accordant le premier rang : « Prince de la médecine », « Médecin illustre ».

Mais quand Aristote écrit « le grand Hippocrate », il lui donne une louange qui, en s'adressant à l'homme tout entier, nous apparaît à la fois comme plus flatteuse et plus vraie. Le médecin-philosophe est, d'après Hippocrate, égal à un Dieu, *ὁ ἰατρος φιλοσοφος ἰσοθεός*, et il en a été lui-même le modèle le plus parfait. Lorsqu'on lit dans Celse qu'Hippocrate a séparé la médecine de la philosophie (2), il faut se rappeler que primitivement le prêtre et le médecin, comme aussi le philosophe et le médecin, n'était qu'une seule et même personne. La séparation faite par Hippocrate a été d'exclure toute médecine fondée sur des forces divines et sur des dogmes *a priori*, et en cela il s'est montré philosophe dans la véritable acception du terme.

Le type du médecin-philosophe se révèle chez lui sous trois aspects :

1^o Par les tendances innées de son esprit philosophique dans les jugements d'une rare pénétration qu'il porte à toute occasion, dans la clarté de ses formules concises, comme celles-ci : « La médecine a trois termes : le médecin, la maladie, le malade » et : « servir ou du moins ne pas nuire » (3) ;

2^o Parce qu'il emprunta à des philosophes qui étaient en même temps plus ou moins médecins. Pythagore, Héraclite, Empédocle, Diogène d'Apollonie, Anaxagore (celui-ci un peu avant Hippocrate) ont fait des exposés d'anatomie, de physiologie, de pathologie, non qu'ils aient pratiqué la médecine, mais en raison de l'omniscience que représentait alors la philosophie : ainsi ils ont écrit des traités de la toux, de la fièvre, etc. ;

3^o Par les principes généraux qu'il a demandés à la philo-

(1) On retrouve ici la loi que nous avons dégagée en étudiant l'évolution de la philosophie grecque, dont les systèmes exclusifs les uns des autres ont été conçus par la dissociation de l'unité de la tradition primitive, qui les avait conciliés autant que possible. Les progrès de l'esprit humain ont été ainsi le résultat de divisions successives et progressives, pour aboutir, dans la suite, à des spécialisations de plus en plus nombreuses.

(2) *Ab studio sapientiæ hanc disciplinam separavit.* Celse livre I

(3) L'Eudémonisme de Socrate pose un principe analogue pour la conduite qu'il faut tenir habituellement.

sophie elle-même, principalement dans l'établissement de sa doctrine médicale en ce qu'elle offre de plus génial.

L'étude présente a pour but de préciser ces sources, du moins celles que nos connaissances de la philosophie grecque nous ont permis d'identifier, et qui sont d'ailleurs les principales.

I. — LA MÉTHODE D'HIPPOCRATE.

Dans ce qu'elle a de plus général, cette méthode se résume dans la formule *τριβή μετὰ λόγου*, l'observation unie au raisonnement. Tout le développement qu'on trouve dans les livres hippocratiques, et qui précise l'emploi de la doctrine, démontre qu'elle est empruntée aux physiciens dogmatiques d'Ionie représentés par l'école de Milet. Ces philosophes ont uni l'observation de la nature à la réflexion qui tire des conclusions des faits et rien que des faits. Avec eux l'observation se place en premier lieu et le raisonnement s'y applique ensuite. Cette méthode est exactement celle que précise la polémique à laquelle se livre Hippocrate dans son ouvrage sur la Médecine ancienne où il déploie une grande puissance de persuasion en montrant que le raisonnement ne doit s'appuyer que sur l'observation, et, en aucun cas, sur l'hypothèse. Le terme même de « physiciens dogmatiques » résume aussi clairement que possible la méthode dont il s'agit. On reconnaît en l'étudiant qu'elle n'est autre que l'induction dans sa forme lente, procédé qui fut appliqué tout d'abord, puis formulé, en Grèce, comme une méthode posée au préalable, peu de temps avant Hippocrate. Lui-même ne laisse aucun doute sur ce procédé, lorsqu'au Livre des épidémies il réunit les observations, afin d'en tirer des conclusions. Avec lui, l'induction est un procédé défini et dénommé, ainsi qu'on le voit dans Platon, quand, plus tard, il écrit qu'elle est la méthode des sciences et de la médecine.

Parmi toutes les Ecoles philosophiques qui ont précédé Hippocrate, son jugement si sûr n'en pouvait choisir aucune qui fût en relation plus étroite et plus logique avec la médecine.

D'ailleurs cette méthode n'est-elle pas celle qui, au cours de siècles, a permis aux sciences de réaliser leurs plus grands progrès ?

II. — LES CINQ PREMIERS APHORISMES.

Hippocrate débuta par l'inscription de cinq préceptes fondamentaux, ce sont :

Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς, ὀξύς, ἡ δὲ πείρα σφαλερῆς,
ἡ δὲ χρῆσις χαλεπή.

Il est habituel d'en donner une traduction latine : *vita brevis, ars longa, occasio fugax, experimentum periculosum, iudicium difficile*.

Il ne faut pas réfléchir beaucoup pour comprendre que ces maximes dépassent le domaine de la médecine et s'appliquent aux diverses circonstances de la vie humaine, en théorie et en pratique. Ce n'est pas la philosophie qui imita la médecine, car la première avait ici précédé la seconde. Mais l'application qu'en fait la médecine est toute particulière, par exemple, *occasio fugax* s'applique à l'emploi des moyens thérapeutiques, *iudicium difficile* au diagnostic, au pronostic et surtout à l'indication du traitement.

Les deux premiers termes : « la vie est courte et l'art est long » sont exprimés séparément, car la particule δέ précédée de ἡ ne fait qu'annoncer le féminin. Malgré cette absence de liaison, il est facile de voir que l'un des termes est la conséquence de l'autre, la vie est courte par rapport au temps qu'il faudrait pour arriver à l'art. C'est si vrai, qu'en] répétant plus tard la même chose, Théophraste se plaindra de cette condition imposée au savant, en déplorant que la nature ait accordé à la corneille une vie plus longue qu'à l'homme.

Ainsi réunies, les deux premières maximes d'Hippocrate ont leur origine dans l'école des sophistes qui se sont évertués à prouver avec toutes les ressources de la dialectique, que dans de telles conditions l'homme fait de vains efforts pour atteindre à l'art, et qu'il est incapable de rien approfondir personnellement. Ainsi la brièveté de la vie n'a pas permis à Protagoras de prendre un parti.

On pourrait aussi, bien que d'une façon moins étroite, rattacher les autres maximes aux deux premières ; la vie est trop courte et l'art est trop long, parce que l'occasion est fugace, parce que l'expérience trompe et que le jugement est difficile.

« L'occasion est fugace ». Hippocrate emploie le terme de *καίρως* dont l'étymologie indique ce qui advient, la rencontre, mais qui est pris dans le sens de *opportunitas*, c'est-à-dire d'une occasion favorable. Il faut la saisir « *carpe diem* », comme disaient les épicuriens. Combien dans la vie, comme en médecine, l'occasion manquée est à déplorer. Pour l'antiquité grecque, elle doit être saisie par les cheveux, habilement et vite ; elle apparaissait si précieuse qu'en la divinisant on lui avait élevé une statue, suivant ce qu'écrivit Pausanias. Elle avait des ailes pour fuir, un crâne dénudé par derrière avec un front aux cheveux éparpillés, indiquant qu'en tournant il était déjà trop tard pour la saisir. Ne pas manquer l'occasion est un adage philosophique très ancien : la joute entre Homère et Hésiode, instituée, suivant la légende, à l'occasion des funérailles d'Amphidamas, en offre un remarquable exemple. Quand Hésiode demande à Homère ce qui marque la justesse de l'esprit, celui-ci répond : « Saisir l'occasion. » Tel est l'opportunisme.

« L'expérience est trompeuse », c'est là une maxime conforme à l'ancienne philosophie ; l'école éléatique a affirmé catégoriquement l'erreur des sens et les sophistes en ont fait un grand éclat. Mais pour Hippocrate, dont la rectitude de jugement exclut ces hautes spéculations métaphysiques, l'expérience ne trompe que parfois et sa maxime n'est qu'un avertissement.

« Le jugement est difficile ». Il s'agit ici de la conduite à suivre, du parti à prendre qui en médecine sont le résultat d'un diagnostic précis. Mais un tel choix n'est pas moins fréquent, ni moins important dans les événements de la vie quotidienne. Cette maxime appartient à toutes les doctrines, mais plus particulièrement au scepticisme, en ce sens que la difficulté crée un doute.

En conclusion, les cinq maximes sont d'une antiquité certaine (*antiquitate firma*), mais les sophistes, rapprochés d'Hippocrate, les avaient développées afin de donner plus de force à leur critique. De là des formules dont le caractère péjoratif pour chacune d'elles tend à établir l'impuissance humaine, tout au moins la difficulté de parvenir à des connaissances solidement établies. Il est regrettable que la vie soit courte, que l'art soit long...

III. — LES HUMEURS, LES TEMPÉRAMENTS, LA DÉFINITION DE LA SANTÉ ET DE LA MALADIE.

Hippocrate a distingué quatre humeurs : le sang, la bile, le phlegme et l'atrabile. D'où il existe quatre tempéraments qui leur correspondent respectivement. Tout d'abord pourquoi ce nombre de quatre ? Sans doute à cause de l'importance que prend le quaternaire dans la philosophie de Pythagore. En effet, le sang, la bile et le phlegme sont des humeurs qui s'imposent à l'observation, tandis que l'atrabile laisse fort à désirer sous le rapport de sa présence, tout au moins habituelle, dans l'organisme ; peut-être même n'est-elle que du mælena ou sang digéré. Ici Hippocrate paraît avoir non seulement suivi Pythagore dans l'importance du quaternaire, mais l'avoir imité encore lorsque ce philosophe affirme l'existence de *l'antichthone*, pour compléter par une planète inconnue le chiffre de la Décade non moins important, ou sacré, que celui du quaternaire.

Le nombre des humeurs a pour conséquence logique celui des tempéraments, de sorte qu'on peut répéter à leur occasion ce qui vient d'être dit des humeurs.

Hippocrate indique que les tempéraments, issus des humeurs, modifient la pensée, ce qui veut dire qu'ils ne sont pas sans avoir une influence sur le moral. Cette notion est empruntée à Parménide d'Elée qui, dans la seconde partie de son poème, expose la doctrine des philosophes d'Ionie, ou plus exactement celle d'Héraclite. Pour lui c'est la nature des organes qui commande celle de la pensée, et l'élément organique prédominant qui en détermine le caractère.

Pour Hippocrate, les proportions fixes des quatre humeurs sont la condition de l'état de santé ; l'irrégularité de l'une d'elles répond à l'état de maladie. On peut affirmer que ces définitions sont tirées des philosophes de la Grèce. Tout d'abord et d'une façon générale, ils ont expliqué les phénomènes de la nature, en les rapportant au mélange proportionné des éléments. Ainsi, selon Philolaus, l'harmonie pénètre les corps complexes. Pour se rendre compte de la valeur de cet emprunt, il faut rappeler que pour Hippocrate l'organisme humain représente la nature, en d'autres termes que le microcosme est l'analogie du macro-

cosme : l'équilibre organique et l'équilibre cosmique présentent ainsi une analogie étroite.

Ce que les anciens philosophes accordent aux proportions des humeurs, ils le disent aussi des forces organiques (*δυνάμεις*) et parfois des fonctions, en donnant la définition de l'état de santé et de l'état pathologique. A ce sujet, il faut faire remarquer que chez Hippocrate l'influence des humeurs à ce point de vue n'exclut pas celle des organes et des forces. Pour Pythagore et les Pythagoriciens, la santé et la maladie correspondent respectivement à l'harmonie et à la discordance des éléments, d'où le précepte d'entretenir la force du corps et de l'âme dans une harmonie constante. Le Pythagoricien Alcméon dans son *λόγος φυσικός* avait enseigné que la santé est dans l'équilibre des forces ; Empédocle avait reconnu, ainsi que les anciens médecins, que la source des maladies est dans la viciation des liquides de l'organisme ; et Anaxagore, qui a précédé Hippocrate, que la cause des maladies aiguës doit être cherchée dans l'excès de la bile.

Il faut ajouter encore que les quatre qualités du corps, le chaud, le froid, le sec et l'humide, avaient été enseignés par ces mêmes philosophes.

Telle était la valeur des définitions de la santé et de la maladie pour les philosophes qui ont précédé Hippocrate.

Ces idées sont demeurées au cours des siècles : ainsi pour Cl. Bernard la constance de l'état normal est marquée par les proportions du milieu intérieur.

IV. — L'ORGANISME ET LE MILIEU EXTÉRIEUR.

En substituant de façon exclusive les causes naturelles aux causes divines que la Mythologie avait confondues dans son unité, Thalès, le premier Milésien, avait accompli le pas le plus décisif que l'esprit humain ait fait au cours de son développement progressif. Son exemple fut suivi par Hippocrate dans le domaine spécial de la médecine ; il rejeta les interventions supranaturelles admises par Esculape dans le traitement des malades. Avec lui la médecine cessa d'être un art divin ; les causes des maladies, aussi bien que l'action thérapeutique, relevèrent des

phénomènes naturels : « Οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίνεται » (1). Pas davantage il ne s'agit de la philosophie transcendante d'Elée, mais de celle qui s'établit sur la nature, ce n'est pas le *περὶ τοῦ ὄντος* de Parménide, c'est le *περὶ φύσεως* du naturalisme ionien ; de là le précepte d'obéir à la nature (2). Pour Hippocrate l'organisme humain est en petit ce que la nature est en grand, suivant ce qu'avait enseigné la philosophie naturelle. Il y a dans l'univers un ordre révélé par Pythagore avec la notion de lois, et de même il y a un consensus entre les parties de l'organisme, *Συμπλοια πάντα*. Pythagore avait déjà fait la comparaison de la nature universelle avec le corps humain, et il en avait tiré d'importantes conséquences ; Empédocle avait de son côté parlé de sympathies corporelles qui concouraient à la vie. On a fait dire à Hippocrate : « tout est lié dans le corps », mais peu importe ce texte apocryphe, du moment qu'il a admis des liaisons entre les parties de l'organisme. On sait l'importance que cette doctrine a prise dans l'avenir avec le développement des idées qui depuis Galien jusqu'à Glisson a conduit à la notion d'une fédération des organes, puis des cellules qui composent les organismes vivants, c'est-à-dire au Polyzoïsme. Mais il faut se réduire ici aux données des philosophes qui ont précédé le médecin de Cos.

L'organisme étant ainsi compris par lui, il a établi ses rapports, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, avec les conditions du milieu extérieur. Il a admis l'influence des contrées, de l'air, des eaux, de la nourriture, des saisons, dont l'action se manifeste sur les races et sur les individus, et il a admis que ces conditions fournissaient les explications dernières des maladies et en particulier des épidémies et de la constitution médicale. La substance vivante reçoit les effets du milieu ambiant et elle réagit en conséquence. C'est ce qu'on a nommé le vitalisme d'Hippocrate. Or, ce qu'il a fait, c'est d'appliquer à la médecine des préceptes que les philosophes d'Ionie avaient admis pour l'ensemble des êtres vivants. Ils avaient appris des chameliers et des éleveurs de Mésopotamie que les espèces animales sont modifiées par les conditions du milieu ; ils avaient conclu de ces faits, et d'autres encore, que la nature agit dans les transfor-

(1) Hip. *De Acre*.

(2) Nous employons ici la formule par laquelle F. Bacon a exprimé la même idée : *Natura parendo vincitur*.

mations séculaires des espèces à la façon de la sélection artificielle que produit l'homme. Ainsi, en énonçant toutes les grandes lois du transformisme, ils avaient montré les influences que le milieu peut exercer sur les organismes vivants (1).

V. — LES JOURS CRITIQUES.

D'une façon générale, les Historiens ont admis que la désignation des jours critiques avait sa source dans les nombres de Pythagore. Cependant, s'il faut préciser, il y a des restrictions à faire à ce sujet. Si la doctrine pythagoricienne est ici fort vraisemblable pour la conception générale des jours critiques, on peut croire qu'Hippocrate a suivi sa propre méthode, qui consiste dans l'observation attentive des faits eux-mêmes, et que par là il s'est en partie écarté des dogmes de la philosophie. N'est-il pas vrai que les jours critiques y échappent, en ce qu'ils sont sujets à des variations qui dépendent de la nature particulière des maladies, des aliments ou médicaments, de la constitution épidémique et des accidents ? Mais quoi qu'il en soit, Hippocrate a établi certaines périodes régulières qui échappent à ce que nous savons des nombres sacrés de Pythagore. Il faut ajouter encore qu'avant ce philosophe les jours du mois avaient été considérés comme favorables à telle ou telle circonstance de la vie pratique.

VI. — LA NATURE MÉDICATRICE.

La nature médicatrice apparaît comme liée à la façon dont Hippocrate a considéré l'organisme et la force vitale qui l'anime. Cependant un tel mécanisme ne pouvait s'établir que par des réflexions profondes et par de nouveaux emprunts. De toute l'œuvre de la Collection hippocratique, c'est le point de vue le plus général, et dont la permanence à travers les générations de médecins atteste l'incomparable importance, de sorte qu'on ne saurait trop s'attacher à en préciser les origines.

(1) Le terme de sélection naturelle et artificielle qu'exprime le transformisme ionien, a été créé par Aristote, et Darwin n'en a point employé d'autres.

Le terme même d' « hippocratisme » s'applique à ce précepte qui domine la thérapeutique pour une part.

C'est comme doué d'une force vitale que l'organisme se maintient dans l'état de santé et aussi qu'il lutte victorieusement contre la maladie, chaque fois que celle-ci ne va pas jusqu'à une désorganisation profonde, ou, autrement dit, lorsqu'elle suit une marche régulière. En ce cas, la défense prend plus d'importance que la cause morbide.

Les philosophes de la Grèce, en donnant à la force vitale, ou à son véhicule, des noms quelque peu différents, l'avaient cependant comprise de la même façon ; on trouve chez eux les termes de *pneûma*, de *psuché* ou âme-souffle prise dans un sens matériel, d'air, d'air approprié à la vie, d'éther partie homogène du feu, de souffle, de souffle du feu, de souffle vital... On comprend à travers ces dénominations que la force vitale participe de la nature de l'air. Répandu dans l'organisme entier, ce principe, en portant les noms de $\piνεϋμα$ ou de $ψυχη$, ne pouvait offrir d'autre différence que par ses localisations diverses (1). La force vitale d'Hippocrate ne diffère pas de celle des philosophes naturalistes, il la nomme *Ἐνορμῶν*, il indique que, par elle, l'organisme vise à l'intérêt de la vie et tend à la guérison par lui-même. Elle n'est pas en rapport avec la proportion des quatre humeurs qui commandent l'état de santé et qui s'opposent aux causes externes des maladies. Pour lui la force vitale n'est point altérée dans la maladie où elle continue à jouer le rôle qu'elle a dans l'état de santé. Ce point est d'autant plus important à signaler que certains vitalistes admettent qu'elle est troublée dans l'état de maladie et que certains autres considèrent que c'est elle qui est la cause des lésions.

Cela posé, quel est le mode d'action de la force vitale ? En se reportant à la médecine des temples d'Esculape et des prêtres médecins, la méthode était de solliciter les forces de l'organisme en assurant les malades qu'une force *divine* était en action sur eux et en les réconfortant par cette pensée ; c'était ainsi la puissance que le moral exerce sur le physique. L'hydrothérapie dans ses diverses formes et les médicaments, s'il en était, avaient un rôle complémentaire. On peut admettre que dans la suite la force

(1) Plotin n'emploie pas indifféremment ces deux mots.

vitale a été substituée à la force divine suivant l'évolution générale qui avait traduit en langage littéral le langage symbolique de la Mythologie et réduit les forces divines en forces naturelles. En tout cas, la façon dont Hippocrate a compris l'action de l'organisme est conforme à l'explication qui est attribuée à Thalès, lorsqu'on lui fait dire que la nature est intelligente et inconsciente (1). Avec l'analogie entre la nature et l'organisme humain qu'Hippocrate a empruntée à la philosophie, ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'organisme doit nécessairement mieux faire les choses sans les avoir apprises et sans en avoir conscience. C'est ce qu'on voit dans la cicatrisation des plaies, dans le cal osseux, dans les phénomènes de réaction salutaire qui ne sont point le fait de l'art, mais l'œuvre automatique de la nature.

Avec cette interprétation, on se trouve en présence d'une force qui exclut toute prévision du but à atteindre. Or, il est curieux, il faut le rappeler en passant, de rencontrer, chez les disciples d'Hippocrate, une hypothèse sur l'action de la force vitale qui, tout au contraire de l'explication précédente, correspond à la doctrine finaliste. Une telle confusion de l'âme végétative avec l'âme intellectuelle se rencontrera encore dans l'explication de certains vitalistes de l'avenir.

La notion de la nature médicatrice n'atteint son dernier développement qu'à l'occasion de la thérapeutique, c'est-à-dire par les conséquences que la force vitale préservatrice de l'organisme impose à la pratique. L'existence d'une force médicatrice naturelle implique, de toute évidence, une restriction à l'importance du médecin, car l'action de la nature s'oppose à celle de l'art. Pour une part, le médecin ne fera que favoriser l'effort curateur de la nature, et il devra prendre grand soin de le respecter. C'est exactement la conclusion d'Hippocrate qui a jugé de toutes choses avec profondeur et bon sens ; de là ses préceptes : en toute occasion considérer ce que fait la nature, imiter sa marche, ne jamais interrompre le travail qui forme la crise, voir quel est le cri de la nature et aller où elle tend. On peut y rattacher encore la maxime : servir ou du moins ne pas nuire, qui est d'une si

(1) Pour nous, tout Thalès tient dans une seule phrase, mais telle est la grandeur du rôle qu'elle a joué qu'on a attribué à son auteur les découvertes les plus mémorables, parfois même en omettant la part qui fait son mérite. On est surpris de lire le jugement aussi bref que faux de Condorcet, quand il écrit que Thalès a fait faire de grands progrès aux mathématiques !

grande importance qu'elle doit toujours être présente à l'esprit du médecin. Cette défense de l'organisme a plus d'importance que la cause de la maladie. « La nature est le premier des médecins » est en tout cas une parole antique : s'il est douteux qu'elle soit d'Hippocrate lui-même, elle est la formule lapidaire qui résume sa doctrine.

Si les lignes précédentes démontrent les origines philosophiques de la force vitale et de la nature médicatrice, l'histoire de la philosophie grecque a conservé une formule qui en dépit de son laconisme en précise l'action, si toutefois l'interprétation qu'on peut donner de sa traduction littérale est exacte, ce dont pour notre part nous ne saurions douter.

Son auteur, Hérodicos de Sélymbrie (1), a été l'un des maîtres d'Hippocrate. L'étude de ce personnage le présente de façon déconcertante ; tandis qu'on lui attribue les plus grands mérites comme philosophe, on lui fait jouer un rôle fort critiquable comme médecin. On sait qu'il vint à Athènes avant la guerre du Péloponèse. Comme philosophe, il est désigné parmi les Sophistes de grand mérite ; on va jusqu'à lui attribuer le premier usage de l'induction en tant que méthode définie. Comme médecin, son rôle se réduit à l'enseignement de la gymnastique, à un mode d'exercice par une marche spéciale ; son système consistait à partir successivement du même point en augmentant chaque fois la distance parcourue et à la diminuer ensuite progressivement. Lui-même, bien que valétudinaire, put atteindre un âge avancé, grâce à cette pratique. Hippocrate l'a jugé très défavorablement, lui reprochant d'avoir fait périr beaucoup de personnes par ses promenades rythmées ; les malades se trouvaient aussi fort mal de ses frictions sèches. Enfin on l'a assimilé à un vulgaire charlatan, tandis qu'Aristote lui reproche sa vénalité. Pour essayer de concilier ces faits contradictoires, on pourrait admettre deux personnes distinctes, car il y a eu souvent des confusions entre deux auteurs du même nom ; d'autre part, on le nomme tantôt Hérodicos et tantôt Prodicos. Malgré notre désir de faire des distinctions de personnes, nous ne pouvons pas apporter de preuves décisives.

(1) Cf. Platon dans plusieurs de ses dialogues ; Aristote ; Hippocrate lui-même au Livre des épidémies ; Lucien, de l'Art d'écrire l'Histoire ; Vossius, Des Hist. grecs : Dict. de Dechambre, art. Hérodicos ;

D'après lui, le principal rôle du médecin est de savoir distinguer ce qui est « Πάρα φύσιν » de ce qui est « κατὰ φύσιν ». On pourrait admettre que ce qui est voisin de la nature, par opposition à ce qui est contre-nature, répond à l'ensemble des signes qu'on a classé sous le nom de *signa neutra*, ou *signa neutralitatis*, c'est-à-dire dans une Sémeiologie intermédiaire entre celles qui enseignent les signes de la santé et les signes de la maladie. Mais avec cette interprétation, comment admettre que cette distinction soit le rôle principal du médecin ? Il paraît plus logique d'admettre que ce qui est voisin de la nature est l'ensemble des signes qui marquent la lutte de l'organisme, en opposition avec ceux qui marquent l'action de la cause morbide.

Avec cela la distinction que doit faire le médecin se justifie suivant l'importance qu'Hippocrate a donnée à la nature médicatrice en ce qui concerne le traitement des maladies.

* * *

Telles sont les principales sources de la philosophie d'Hippocrate. Nul doute qu'il a puisé ailleurs d'autres inspirations. Par exemple, ses réflexions n'ont pu manquer de s'exercer sur le Γνωθὶ σεαυτόν, maxime brève qui du haut du fronton du temple de Delphes a dominé les pensées philosophiques de l'antiquité. Le développement de cette maxime se trouvait inscrit sur les murs intérieurs du temple fondé par Apollon lui-même avec l'aide de Thémis, dont Chilon d'abord, puis Socrate, ont tiré leur philosophie.

III

LA MÉDECINE GRECQUE
POST-HIPPOCRATIQUE

III

LA MÉDECINE GRECQUE POST-HIPPOCRATIQUE

INTRODUCTION.

Après une longue suite de philosophes et de savants, qui avaient reconnu toutes les grandes lois de la nature et de l'homme, la Grèce passant à une phase nouvelle de son évolution, avait eu dans Platon, dans Aristote et dans Hippocrate trois hommes dont le génie discipliné avait réuni les connaissances essentielles que leurs prédécesseurs avaient léguées à la postérité : Platon qui par une méthode éclectique avait conçu un système coordonné embrassant l'univers entier ; Aristote qui en exposant les sciences de son époque, les avait soumises à la lumière de sa propre critique ; Hippocrate, médecin-philosophe, qui avait compris dans ses œuvres l'ancienne médecine inscrite dans les Prénotions coaques et dans les Sentences cniennes.

Ainsi à l'ère des découvertes et des systèmes avait succédé l'ère des synthèses et des exposés encyclopédiques.

L'étendue et la grandeur de la doctrine d'Hippocrate, la renommée attachée à son grand nom, devaient forcément attirer l'attention et stimuler le zèle des médecins qui lui succédèrent.

Quelle fut la façon dont ils ont tiré des inspirations d'une source si féconde ? Visiblement nous retrouvons ici la loi générale que nous avons dégagée en étudiant le développement de

la philosophie grecque dont les systèmes, multiples et exclusifs les uns des autres, sont nés de la dissociation de la tradition primitive qui avait concilié dans son unité, autant qu'il était possible, la religion et la science, les données des sens et les données de la raison ; et ainsi la loi du progrès accompli s'est révélée par des divisions successives et progressives, pour atteindre plus tard à des spécialisations de plus en plus nombreuses. En répondant à la même loi, la doctrine synthétique d'Hippocrate dut subir des divisions qui furent respectivement à l'origine des Ecoles diverses qui lui ont fait suite.

Afin de reconnaître tout d'abord les liens qui unissent Hippocrate à ses successeurs, et de montrer qu'il s'agit, en ce cas, d'une évolution plutôt que de phases séparées, il ne sera pas inutile de consacrer quelques lignes à la mémoire de ce « Prince de la médecine », ainsi que le nomme Pline l'ancien.

Nous pouvons parler de lui comme nous parlons d'Homère, supposer le nombre de broches, d'astérisques et d'obels par lesquels les Scholiastes d'Alexandrie ont pu établir son texte ; admirer l'ampleur de son œuvre, et avouer, aussi bien, que la vie du grand médecin, comme celle du grand poète, nous est absolument inconnue, depuis les présents d'Artaxercès jusqu'au séjour à Athènes ; car autant vaudrait prendre une idée des philosophes de la Grèce dans Diogène Laërce, que de prétendre connaître la vie d'Hippocrate par les fables qu'ont rapportées ses historiens. Tout ce que nous savons, c'est qu'Homère récitait ses rhapsodies, et qu'Hippocrate soignait ses malades.

Mais ce que tous les siècles ont proclamé en connaissance de cause, c'est qu'il fut un médecin-philosophe, et plus exactement, le médecin-philosophe par excellence. Ce caractère éminent apparaît sous trois aspects révélateurs :

Par la tournure philosophique de son esprit qu'il devait sans doute à sa race et à son éducation, et appréciable par les jugements qu'il porte en toutes occasions avec une rare pénétration.

Par les emprunts qu'il fait à des philosophes qui eux-mêmes étaient des médecins, comme le prouve leurs exposés d'anatomie, leurs traités de la toux, de la fièvre, pour ne citer que quelques exemples.

Par les principes généraux qu'il a demandés à la philosophie elle-même dans l'établissement de sa doctrine médicale.

Les successeurs d'Hippocrate n'ont pas été sans être frappés

de l'importance que la philosophie avait prise chez lui, et par conséquent qu'elle devait avoir en médecine, et de là c'est à elle qu'ils ont emprunté leurs principes directeurs.

Des commentateurs plus ou moins rapprochés de nous se sont efforcés de séparer dans la Collection hippocratique ce qui appartenait au maître de ce qui revient aux élèves, bien qu'un maître ne soit pas sans donner du moins quelques conseils à ses disciples. Mais telles sont, d'autre part, les difficultés de cette discrimination, qu'ils n'ont abouti qu'à des conjectures. Il est loin le siècle où le premier auteur d'un traité de critique littéraire a pu dresser le Canon des Dix orateurs, en se fondant sur la diction. En ce qui concerne les successeurs d'Hippocrate, peu importe qu'ils aient connu ou non ces distinctions, car il est évident qu'ils se sont contentés de choisir, dans une œuvre aussi étendue, ce qui leur paraissait le plus important et le plus utile pour eux. Le choix que les Ecoles ont fait dans la vaste synthèse du maître a servi à les distinguer les unes des autres et à les désigner spécialement.

L'Ecole dogmatique, ainsi que son nom le montre, ne s'est point établie sur une doctrine nouvelle. L'Ecole anatomique n'a pas emprunté beaucoup à Hippocrate dont les connaissances sur la structure du corps étaient d'autant moins développées que les dissections de cadavres humains n'étaient pas autorisées à son époque, contrairement aux usages introduits à Alexandrie par les premiers Ptolémées. Sauf peut-être des exceptions, les mêmes inconvénients entravèrent les recherches des prédécesseurs directs d'Hérophile et d'Erasistrate, c'est-à-dire Aristote et Praxagoras. Les Ecoles empirique et méthodique ont nettement établi leur méthode en dissociant les deux éléments de la formule hippocratique, l'observation et le raisonnement, les Empiriques se réduisant à l'observation des malades, les Méthodiques prenant la raison comme le fondement de leur pratique. Il faut faire remarquer ici que l'Ecole empirique s'est plus rapprochée d'Hippocrate que ses adversaires rationalistes en ce que la pratique du maître avait donné une plus grande importance à l'observation, en excluant un point de départ dans le domaine de la spéculation qui fut celui des Méthodiques.

La collection hippocratique avait fait une part, il est vrai inégale, mais certaine à l'humorisme, au solidisme et à la force

vitale, c'est-à-dire au vitalisme de l'avenir. Or, la force vitale ou pneûma fut le principe choisi par l'École pneumatique.

Ainsi la loi générale des divisions progressives indiquées plus haut, et qui avait commandé les progrès de la philosophie grecque, se justifie encore pleinement en ce qui concerne la médecine post-hippocratique.

Certes, il est facile de reconnaître par cet exposé la part que la philosophie a prise dans l'esprit des médecins qui ont affirmé avec elle la rigueur de leurs principes. Cependant entre une théorie formulée au préalable et la pratique elle-même, on rencontre très habituellement certains écarts qui échappent tout d'abord à l'attention, parce que la logique ne permet pas de les prévoir. Or, en ce qui concerne les différentes écoles, si elles se sont écartées nettement les unes des autres par la théorie, elles se sont rassemblées en quelques rencontres pour ce qui est de la pratique. Les Empiriques, qui devaient se fonder sur l'expérience individuelle, ont bientôt admis la nécessité de connaître l'histoire, afin de mieux juger des cas particuliers ; bien plus, ils ont posé le principe de l'épilogisme et conformé leur conduite à ce que l'analogie entre les maladies leur permettait de conclure. De leur côté, les Méthodiques ont forcément fait une part à l'observation des malades en particulier ; ainsi il s'est trouvé souvent, comme l'a fait remarquer Galien, que les deux écoles ont traité les malades de la même façon. Et moins encore les Pneumatiques se sont-ils bornés à ne considérer que la force vitale, dans les appréciations qu'ils étaient amenés à formuler.

Devant de telles nécessités destinées à réparer les erreurs des sectes, ne devons-nous pas affirmer que l'histoire de la médecine nous averti que l'union des sens et de la raison est la méthode qui conduit les sciences aux plus notables progrès ?

L'étude qui va suivre précisera la valeur de ces considérations générales.

I

L'ÉCOLE DOGMATIQUE.

L'Ecole dogmatique réunit les premiers successeurs d'Hippocrate, parmi lesquels figurent tout d'abord les auteurs qui ont collaboré à son œuvre.

En cherchant à établir, autant que possible, les relations qui unissent alors la médecine à la philosophie, ce n'est plus seulement Pythagore, mais aussi Platon, qu'il faut nommer ici. Sans doute Platon a fait des citations d'Hippocrate qui peuvent être intéressantes au point de vue historique, mais d'une façon générale son idéalisme s'écarte au plus haut point de la théorie et de l'art médical. Il nous paraît probable que les relations qui l'unissent aux médecins ses contemporains, sont plus le résultat de l'époque où ils ont vécu que celui d'une inspiration directe ; et la distinction dont il s'agit devrait d'ailleurs s'établir au sujet de tous les cas analogues, car il est vrai que, dans chaque époque, il y a des idées dominantes qui pénètrent les sciences, la philosophie, les arts et l'industrie.

Comme, dans son exposé de physiologie, Platon s'inspire surtout d'Hippocrate, ses disciples n'avaient pas grand chose à apprendre de lui. Mais la philosophie platonicienne a pu développer chez eux le goût de la dialectique ; par là ils se sont en tout cas écartés de la tradition d'Hippocrate, en même temps qu'ils entraient dans la voie des hypothèses que sa polémique avait tant combattues (1). Ainsi les deux fils d'Hippocrate et son gendre et d'une façon générale les représentants de l'Ecole ont adopté des idées nouvelles. Un peu plus tard ce fut la philosophie de Zénon qu'ils suivirent en appliquant sa doctrine à la médecine, et même ils n'eurent point garde de négliger les Sophistes. En ce qui concerne la première Stoa, les médecins de l'Ecole dogmatique lui ont, en effet, emprunté l'idée d'une âme ignée avec la fonction du rafraîchissement produit par la respiration, et, d'une façon générale, tout ce qui chez eux est relatif au pneûma. Pour ce qui est de l'influence des sophistes, elle a

(1) Voir Traité de l'Ancienne médecine.

consisté dans l'emploi d'une dialectique pleine de subtilités et dans l'usage de discussions aussi longues que futiles.

L'Ecole dogmatique, dite aussi hippocratique, fut fondée par Thessalus, Dracon et Polybe. Thessalus auquel on a attribué le livre des Maladies et une partie de celui des Epidémies et des Porrhétiques fut le plus célèbre.

Ils introduisirent plus ou moins, dit Springel, la physique platonicienne en médecine. En pathologie, comme en physiologie, les disciples d'Hippocrate n'avaient pas grand chose à glaner dans Platon. Quand ce philosophe définit l'état morbide par un défaut de proportions entre les éléments physiques du corps et par l'altération des humeurs, quand il écrit que l'inflammation de la bile est la cause des maladies aiguës et chroniques, que le phlegme est la cause de la dysenterie et des flux en général, quand il parle de la diététique, du régime et de l'exercice, et même dans les opinions étranges qu'il émet, il apparaît qu'il emprunte à la médecine, bien plus qu'il ne l'enseigne aux médecins.

Le pneûma qui joue un rôle important dans la seconde Ecole dogmatique est tiré de la façon de comprendre l'âme, ou force vitale, des plus anciens philosophes. Le pneûma est répandu dans les artères et dans tout le corps, à la façon de l'âme circulante des Stoïciens. Elle a exposé la théorie générale de l'humorisme d'une façon beaucoup plus claire que Platon ; la bile est préparée dans le foie, le mucus s'écoule de la tête par le nez, l'eau est formée dans la rate. La bile provoque les maladies aiguës et sa quantité détermine le type de la fièvre ; le mucus est la cause des catarrhes et des rhumatismes ; la rate est la cause de l'hydropisie. L'altération des humeurs qu'ils disent âcres, acides et amères, aura par ces qualités un rôle important dans l'avenir. La diététique est variable en ce qu'elle est fondée sur les diverses saisons. La thérapeutique a pour point de départ les qualités élémentaires. Certains médicaments agissent sur les humeurs prises en particulier, et d'autres sur leur ensemble. Son défaut fut d'établir des théories avant d'avoir consulté l'expérience, d'avoir trop suivi l'exemple des Sophistes en faisant abus des longues discussions, et enfin d'avoir fait intervenir, en suivant Pythagore, des préjugés attachés aux nombres, en les considérant comme capables de régir les phénomènes naturels ; par exemple, le septénaire eut la plus haute importance en ce qu'il réglait les fonctions de la vie.

A côté de Thessalus, de Dracon et de Polybe la nouvelle Ecole dogmatique eut dans Dioxique ou Déxippe un médecin habile ; on rapporte qu'il guérit d'une maladie grave le fils du roi de Carie ; on lui attribue un traité de médecine et un traité de l'art de faire des prédictions. D'après Plutarque, il s'égara à la suite de Platon sur la question du passage de l'eau dans la trachée artère.

Philistion de Locre fut le maître d'Eudoxe de Cnide ; il est cité par Athénée, par Rufus, par Galien et par Oribase, mais de façon fort brève. Il s'occupa d'anatomie ; en physiologie il admit que la respiration avait pour but de tempérer la chaleur intégrante ; en pathologie il indiqua un procédé pour réduire la luxation de l'épaule.

Tout ce qu'on sait de son élève Eudoxe, c'est qu'il séjourna en Egypte où il cultiva l'astronomie et les mathématiques et que sa doctrine médicale s'inspira de la philosophie de Pythagore et de Platon.

Pétron est connu pour avoir surchargé ses malades de vêtements, et pour avoir traité la fièvre en ne donnant de boisson qu'au moment où elle était déjà en décroissance, cela afin de provoquer des sueurs qu'il croyait être nécessaires à la guérison de tous les cas. Il a été cité par Galien et par Celse.

Chrysippe de Cnide a été confondu par Pline avec le philosophe du même nom. Il y a encore un autre médecin, Chrysippe, qui est parmi les successeurs d'Asclépiade.

Fils d'Erineus, il fut l'un des représentants les plus célèbres de l'Ecole de Cnide et il eut le mérite d'être fort apprécié d'Erasistrate qui lui a fait d'importants emprunts. Il eut, lui aussi, le tort de trop suivre les Pythagoriciens en appliquant leur doctrine à la médecine. En plaçant le siège de l'âme dans le sang, il en vint à combattre la saignée avec beaucoup d'ardeur et alla jusqu'à appliquer un bandage à un malade qui avait une hémoptysie. Toujours en suivant les mêmes philosophes, il a accordé une grande importance au chou auquel il a consacré une monographie. En thérapeutique il n'a fait usage que de substances végétales et il s'est abstenu de l'emploi des purgatifs. Il a conseillé le vin coupé d'eau dans la dysenterie.

Dioclès de Carystos, rangé parmi les Dogmatiques, a été assez célèbre pour être comparé à Hippocrate. Ses principaux travaux ont porté sur l'anatomie, bien que Galien trouve trop restreinte

l'étendue de ses connaissances. On lui a attribué la découverte de l'aorte qui, pour la plupart des auteurs, appartient à Aristote. Ses études ont porté sur la structure du corps des animaux, en relevant les erreurs commises par ses prédécesseurs sur les vaisseaux qui prennent leur origine dans la tête ; il a donné le nom de méninges aux différentes membranes de l'organisme ; il a étudié les cotylédons de la matrice de la femme, d'où, suivant lui, l'embryon tire sa nourriture. Il a vu les causes de la stérilité dans le défaut du principe fécondant de la semence, dans le renversement de l'utérus, dans l'étroitesse du col, ou encore dans l'excès des plaisirs vénériens. Il admettait, suivant les idées de son temps, que la respiration modère la chaleur intégrante. En médecine générale il suivit Hippocrate et aussi les Pythagoriciens ; l'importance que ceux-ci attribuaient au chiffre 7 lui fit admettre que le fœtus pouvait naître viable dès le septième mois. En établissant le caractère des urines dans ses rapports avec les jours critiques, il pensa que le vingt-et-unième jour était le plus important, ce qu'il trouva en conformité avec la doctrine de Pythagore, et de même il accorda une valeur particulière au nombre 4. En pathologie, il distingua le premier la péri-pneumonie de la pleurésie en raison de leur siège dans le poumon ou dans la plèvre ; il décrivit la colique flatulente des hypocondriaques et les vomissements fécaloïdes ; il précisa les signes de l'angine avec enflement de la lueite. Il traita aussi de la diététique et de la conservation de la santé, sujet qu'il reprit dans sa lettre à Antigone de Macédoine. Sa pratique de la saignée fut celle d'Hippocrate, et il fonda le choix des médicaments, non sur leurs propriétés théoriques, mais sur les résultats de sa propre expérience. Les préceptes de sa thérapeutique, déjà reconnus par Oribase, ont été publiés par Gruner dans sa bibliothèque des anciens médecins. Il a laissé un ouvrage sur les plantes employées en médecine. L'importance de certains médicaments est, selon lui, qu'ils peuvent servir d'aliments. Enfin la bélulque est un instrument qu'il a appliqué à l'extraction des flèches.

Praxagoras de Cos fut le prédécesseur et le maître d'Hérophile en anatomie ; d'autre part il traita aussi de la pathologie. En anatomie il étudia les cotylédons de la matrice, déjà décrits par Dioclès, en les considérant comme les orifices des vaisseaux de cet organe ; il établit une distinction précise entre les veines

et les artères, mais fut-il en cela le premier, ainsi qu'on l'a admis longtemps, c'est ce que Littré a cru pouvoir nier. Quoi qu'il en soit, il a décrit les artères comme étant les branches de l'aorte et en affirmant qu'elles seules sont le siège de pulsations, découverte dont Galien lui fait grand honneur. Jusqu'à lui le terme d'artère ne s'était appliqué qu'à la trachée. Il est difficile d'expliquer comment il admit avec ses prédécesseurs que les artères demeurant ouvertes après la mort, contiennent de l'air, étant donné que d'autre part il juge du sang par l'état du pouls. Il savait cependant qu'une artère ouverte laisse couler du sang, mais il pensait qu'en ce cas l'air étant sorti du vaisseau, le sang y pouvait affluer. Comment partageait-il aussi l'erreur que les ligaments naissent du cœur, ou que les artères se transforment en ligaments avec la connaissance qu'il avait des pulsations artérielles ? En considérant l'âme à la façon de ses contemporains, il ne pouvait voir dans le cerveau le siège de la sensation et de l'intelligence, et de là il en fit une simple excroissance de la moelle épinière.

Sa pathologie est conforme à la doctrine des autres Dogmatiques ; il cherche la cause des maladies dans les humeurs. Les maladies aiguës proviennent de la bile et les maladies chroniques de la pituite ; il reconnaît dix sortes d'humeurs. En conséquence de sa découverte des pulsations artérielles, il a admis que le pouls indique dans les maladies les altérations de la force vitale, doctrine que ses successeurs ont développée avec maints détails et maintes hypothèses. Il a donné une description des fièvres et des accès intermittents pernicioeux. En thérapeutique il usa des médicaments du règne végétal et comme chirurgien il pratiqua l'ablation de la luette dans les angines et ouvrit l'abdomen pour remédier à la passion iliaque.

Après lui l'Ecole a compté encore Mnésithée qui fit une classification des maladies, Dieuchès et Lysimaque.

Comme conclusion touchant cette Ecole, il est intéressant de rapporter le jugement que Celse a exprimé sur les Dogmatiques : « Ceux qui veulent joindre le raisonnement à l'expérience exigent des médecins la connaissance de toutes les causes, soit cachées et prochaines, soit évidentes, des maladies : de plus, ils doivent savoir le mode des réactions naturelles et la structure des parties intérieures. » Et quant au traitement : « Il doit être tout différent selon que les maladies viennent du défaut ou de l'excès

des quatre éléments, ou que tout le vice est dans les humeurs, ou dans les esprits »... « Les Dogmatiques ne nient point la nécessité des expériences, mais soutiennent qu'elles n'ont jamais pu se faire sans le secours du raisonnement. »

Cependant, entre les préceptes généraux et les façons de voir qui sont individuelles, on peut éventuellement rencontrer quelques désaccords dans toutes les Ecoles.

Les quatre Ecoles de la Période Alexandrine.

A peine Alexandre le Grand eût-il jeté les fondements d'Alexandrie sur la côte d'Égypte, à la limite de l'Occident et de l'Orient, que la Grèce tombait dans une décadence prématurée, après avoir atteint le plus haut sommet où l'intellectualité fût jamais parvenue. En moins de trois siècles elle avait vu germer et fleurir sur son sol les plus grands interprètes de la pensée philosophique. Elle avait fait les plus notables découvertes, formulé les principes de la physique universelle, affirmé l'origine de la matière dans l'éther, et plus particulièrement dans l'énergie, indiqué l'origine des astres dans les nébuleuses, et exposé avec l'influence du milieu sur les êtres vivants, toutes les grandes lois du transformisme. L'héritage qu'elle offrait à Alexandrie naissante était opulent et prestigieux par la place que l'orgueil né de son génie venait de donner à l'homme au centre de l'univers. Certes, il n'y a rien de comparable entre la mission civilisatrice de la Grèce et le rôle d'Alexandrie, dont le mérite fut en grande partie de conserver, de commenter et de classer les travaux des prédécesseurs. Mais c'était un spectacle digne d'admiration de voir une ville garder, pendant des siècles, la culture des belles-lettres, des sciences et de la philosophie, alors que partout ailleurs de telles œuvres avaient cessé de se produire et menaçaient de jour en jour de tomber dans l'oubli. Les Ptolémées, dont les trois premiers ont été des princes éclairés, furent les fondateurs d'écoles nombreuses et de bibliothèques d'une utilité féconde (1). En attirant chez eux les savants les plus

(1) Si le chiffre des volumes indiqué paraît à peine croyable, il faut noter que les volumes étaient ici des rouleaux ; par exemple, les Métamorphoses d'Ovide qui chez nous représente un volume de moyenne épaisseur, répondait à dix-huit rouleaux.

remarquables, ils les avaient dotés de tout ce qui pouvait favoriser leurs études en leur assurant les loisirs nécessaires à leurs travaux. C'est dans ces conditions qu'Aristarque a démontré scientifiquement, en se fondant sur les calculs d'Eudoxe et d'Héraclide de Pont, le système héliocentrique ; qu'Hipparque a formulé les hautes lois de l'astronomie, que Diophante a fait connaître l'algèbre, qu'Erasistrate et Hérophile ont fait les plus belles découvertes anatomiques, qu'Eratosthène et Claude Ptolémée ont perfectionné la géographie.

En posant la question de savoir ce que la faveur des princes peut avoir d'influence sur le développement de l'esprit humain, l'exemple d'Alexandrie a prouvé que les progrès des sciences ont été remarquables, tandis que les belles-lettres et les arts n'ont point compté de talents de premier ordre. Cette conclusion est d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit point ici, comme ailleurs, d'une évolution qui avait entraîné au préalable des conditions favorables, car alors partout les sciences étaient dans un état évident de déclin.

L'énumération de toutes les Ecoles d'Alexandrie (grammaires, critique et récitation ; pléiades de poètes ; arithmétique et géométrie ; astronomie et géographie ; application des sciences ; histoire et biographie ; anatomie et médecine ; philosophie grecque, judaïque et chrétienne) peut suffire à donner une idée de son importance.

Si l'heure de la décadence, marquée de bonne heure par la corruption des mœurs, dut sonner fatalement quelque jour, l'œuvre des écoles n'en fut pas moins immortelle et pas moins lumineuse comme ayant été les sources qui devaient dominer les œuvres littéraires du siècle d'Auguste, inspirer la dogmatique chrétienne, la civilisation arabe, dont les éléments alexandrins ont été puisés à Constantinople, et pour une part influencer les siècles suivants.

* * *

Alexandrie a eu une Ecole de médecine dont l'importance et le rayonnement n'ont pu faire aucun doute. C'est surtout par les connaissances et par les découvertes de l'anatomie, fondement de la médecine, qu'elle a brillé d'un vif éclat ; de nombreux élèves d'Hérophile et d'Erasistrate sont allés porter sa renommée en Asie, en Grèce et en Italie. L'Ecole dogmatique y eut

des représentants, l'École des Empiriques y a trouvé tout son développement, celles des Méthodiques et des Pneumatiques y ont trouvé leurs origines par la présence de leurs fondateurs et les Eclectiques y ont profité de l'enseignement de la philosophie du même nom. Hélas, les influences orientales s'y firent sentir à leur tour en introduisant en médecine, aussi bien qu'en philosophie syncrétique, les pratiques insensées de la magie, de la théurgie et de l'astrologie.

Les médecins étaient fort nombreux à Alexandrie ; les uns y demeuraient et y écrivaient leurs ouvrages, les autres y sont venus afin d'y étudier et d'y puiser leurs idées directrices, et parmi eux il faut citer Straton de Lampsaque, Asclépiade de Bythinie, Soranus d'Ephèse, Héraclide de Tarente, Galien, Paul d'Egine, à côté de tant d'autres. La pharmacutique était devenue une science cultivée à part par les Rhyzotomes ou Pharmaciens d'Alexandrie, de même qu'à Pergame par le roi Attale, ainsi que par Nicandre, auteur des alexipharmques et des thériaques. De plus les médecins s'étaient déjà spécialisés en partie. La chirurgie y fut représentée par Philoxène, Gorgias, Sostrate, Héron, les deux Apollonius, Tryphore, Mèlès ; les opérations les plus variées et les plus audacieuses y furent alors pratiquées avec excès, bien qu'Hippocrate se fût élevé dans son Serment contre de tels abus. Les connaissances médicales auraient pu tirer profit de ces spécialisations, mais en réalité elles y ont perdu, faute de n'avoir pas réuni dans un enseignement synthétique l'ensemble de ces connaissances éparses.

Dans un milieu où régnait l'érudition non seulement chez les divers savants, mais même chez les poètes, beaucoup de médecins ont été en même temps des philosophes comme Sextus Empiricus, des naturalistes comme Straton ; les mathématiques elles-mêmes n'étaient point négligées par eux, et à ce sujet, il n'est point douteux que Galien n'ait emprunté à Alexandrie la méthode de logique, de démonstration et de discussion qu'il emploie dans les choses de la médecine ; on sait aussi qu'Hérophile, s'inspirant des mathématiques, avait comparé le pouls à un rythme musical. De savants commentaires sur Hippocrate ont été écrits à Alexandrie par Héraclide d'Erythrée, par Glaucias qui a laissé un glossaire des mots employés par Hippocrate, par Erotien, par Pallade, par Jean d'Alexandrie. Tous ces faits montrent comment des médecins qui vivaient parmi tant

d'hommes remarquables dans toutes les sciences et dans la philosophie ont pu atteindre à un caractère d'universalité.

Dans les trois siècles qui avaient précédé l'ère chrétienne, ce n'est qu'à Alexandrie, et par elle, que les sciences médicales ont fait de notables progrès ; même en Grèce, à la suite de la Collection hippocratique, rien de très remarquable n'avait été publié avant Alexandrie. Le foyer lumineux qu'elle était vivifiait tous ceux qui y pénétraient ; ainsi Hérophile et Erasistrate s'étaient bornés à la pratique médicale avant d'y venir ; c'est grâce aux institutions, aux bibliothèques et à la munificence des Ptolémées qu'ils ont pu faire leurs mémorables découvertes.

L'hypothèse et l'expérimentation comme des méthodes formulées au préalable, et qui n'étaient pas des auxiliaires de l'induction d'Hippocrate et de Platon, ont été mises en pratique à Alexandrie.

La conséquence de cet état de supériorité en médecine, comme dans les autres branches du savoir, fut une longue renommée justement acquise, durant une époque où les sciences et la culture étaient partout en décadence. Ammien Marcellin écrit que la plus puissante recommandation pour un médecin est d'avoir étudié à Alexandrie. Galien, qui avait visité les plus célèbres écoles conseille sa fréquentation. Rufus d'Ephèse cite la terminologie d'Alexandrie comme faisant autorité ; près de nous l'importance du rôle de sa bibliothèque a fait admettre à l'historien de la médecine Renouard une période entre sa fondation et son incendie. La réputation de l'Ecole a même survécu à sa valeur scientifique au temps où elle était en décroissance, de telle sorte qu'elle fut encore fréquentée par les médecins à une époque où ils n'y pouvaient plus trouver ni le milieu ni les ressources d'autrefois.

Il est profondément regrettable qu'à côté de tant de remarquables qualités les médecins grecs aient pu mériter, ne fût-ce que jusqu'à un certain point, les reproches que Pline l'Ancien et que Caton leur ont adressés, mais l'Histoire ne doit rien soustraire à la connaissance des médecins, parmi les faits qui sont authentiques : « la médecine, écrit Pline, varie tous les jours, après avoir été cent fois modifiée, nous sommes poussés par le vent du charlatanisme grec, et il est évident que le premier d'entre eux habile à pérorer devient ainsi l'arbitre de notre vie et de notre mort... C'est le seul art où l'on en croie quiconque

se dit expert, quoique jamais l'imposture soit plus dangereuse... Le médecin est le seul qui puisse donner la mort ; on rejette tout sur le malade, on accuse son intempérance et l'on fait le procès à ceux qui ont succombé. »

« Ce sera bien pis, écrit Caton, si les Grecs nous envoient leurs médecins ; ils ont juré entre eux de tuer tous les Barbares à l'aide de la médecine ; nous aussi, ils nous appellent Barbares. »

Il peut être pénible de reproduire ces lignes, mais les médecins ont intérêt à ne rien ignorer des reproches que parfois l'on a pu adresser à leur profession et si injustes fussent-ils.

II

L'ÉCOLE ANATOMIQUE (1).

Les Précurseurs. — Il s'est écoulé environ 130 ans entre Hippocrate et le début de l'École anatomique d'Alexandrie. Or, dans cet intervalle, l'anatomie avait fait du moins quelques progrès. Ils furent dus en partie à Aristote, surtout en ce qu'il fut le fondateur de l'anatomie comparée, puis à ses élèves et en particulier Théophraste, et aussi à Praxagoras qui appartient à l'École dogmatique.

Aristote naquit à Stagyre, en Macédoine, l'an 384, et mourut en 321 avant notre ère. Dans le vaste domaine qu'il embrassa, il avait eu lui-même quelques prédécesseurs. Déjà l'histoire naturelle avait été cultivée par les plus grands philosophes de la Grèce, d'abord par l'École ionienne qui appliqua aux êtres vivants la doctrine de l'Évolution, l'influence du milieu, en indiquant les lois du transformisme, et qu'à son tour exposa Empédocle avec la plus remarquable clarté. La classification des animaux que fit Aristote se déroule sur un plan ingénieux qui lui

(1) Le chiffre I a désigné l'École dogmatique.

permet de tout décrire avec ordre dans un sujet si complexe ; ses découvertes sont aussi nombreuses que remarquables sur l'organisation des mammifères, des oiseaux, des serpents, des poissons, des mollusques ; il étudia même les maladies du règne animal, telles que l'hydrocéphalie et la morve. On est étonné à la fois de l'étendue de son œuvre et de son génie.

Parmi ses prédécesseurs médecins il cite « le grand Hippocrate ». On sait que Polybe, compris dans la Collection hippocratique et auteur présumé du *Traité du mal sacré*, a longuement disséqué et décrit le système veineux (1). Aristote cite encore avec détails Diogène d'Apollonie sur l'exposé qu'il fit des veines, et sur le même sujet Syénnésis de Chypre. Lui-même accorde beaucoup d'attention au système vasculaire ; dans sa description du cœur et des vaisseaux, il n'a pas fait de distinction précise entre les artères et les veines, contrairement à Praxagoras ; il a montré que les vaisseaux prenaient leur source dans le cœur, dont la structure est analogue, et il a donné à l'aorte le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, et décrit les cavités du cœur, variables en nombre dans la série des animaux. Parmi ses erreurs les plus notables, on trouve qu'il a fait communiquer le cœur avec la trachée artère et qu'il a décrit un vaisseau qui part du foie pour se rendre dans le membre supérieur, de telle sorte que la saignée, si elle est faite au bras droit, peut guérir une maladie hépatique, puis ses idées sur le foie, sur la rate sont des hypothèses entièrement fausses. Il a mieux parlé du rein et du poumon, qu'il compare à une éponge, mais il vaut mieux passer sous silence ce qu'il écrit sur le testicule et sur la semence. Il a décrit les tendons et les ligaments sous le nom de nerfs, en affirmant qu'il n'y en a pas dans la tête, et bien qu'il ignore les nerfs, on n'a cessé de répéter qu'il les avait confondus avec les tendons. Le cerveau est humide et froid et dépourvu de vaisseaux ; son rôle est de tempérer la trop grande ardeur du cœur ; ainsi il n'a pas entrevu ses fonctions, et pour lui, tout se passe dans les organes impressionnés ; cependant il a reconnu que l'homme est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus volumineux ; il a nommé le cervelet et les méninges. Le sens du tact et l'intelligence sont en relation étroite chez l'homme. L'âme est le principe particulier qui

(1) Voyez Jules Soury, dans la monographie qu'il a consacrée à cet ouvrage.

donne la vie aux corps organisés, elle est la forme par opposition à la matière corporelle ; elle se définit par le terme d'entéléchie dont le sens est "Εν τέλος έχει, ce qui veut dire qui a sa fin en soi. Nutrition, sensibilité, mouvement ne sont pas des âmes différentes, mais des facultés qui peuvent exister isolément dans la série animale. En distinguant le Noûs, ou intelligence humaine, il la sépare et lui accorde l'immortalité d'une façon exclusive ; l'âme, force vitale, a besoin d'un intermédiaire pour agir sur le corps ; feu ou air, c'est le cœur qui en est le siège. Son anatomie générale distingue les parties constituantes en liquides tels que le sang, la bile, la graisse, le lait ; en solides tels que les muscles, les tendons, les os ; en parties composées, par exemple la main, qui réunit ces diverses parties. Il nomme humeurs le sang, la bile, l'atrabile, le mucus et le sérum. Il a ajouté à ses ouvrages des dessins d'organes.

Ses élèves ont poursuivi son œuvre ; tels sont Callisthène d'Olynthe, Théophraste qui a surtout étudié les plantes au point de vue anatomique, mais qui a écrit aussi des traités sur l'odorat, le vertige et la lassitude ; et Straton de Lampsaque qui fut naturaliste, philosophe et médecin.

Après Aristote, il faut faire une place importante à Praxagoras. Ses travaux anatomiques ont été fort remarquables, bien que suivant Hæker, confirmé par Littré, il n'ait pas été le premier à distinguer les artères des veines ; d'autre part, il a décrit les pulsations artérielles, que Démocrite avait attribuées aux veines et qu'avait signalées Aegimius d'Elée dans son *περὶ παγμῶν*.

Praxagoras appartenait à l'École dogmatique où le lecteur trouvera la description détaillée de l'ensemble de ses travaux.

* * *

Le tableau qui vient d'être esquissé de l'état de l'anatomie dans le temps qui a précédé Hérophile et Erasistrate permettra de mieux comprendre l'étendue et surtout la précision de leur œuvre. Le contraste que l'on peut établir avec leurs prédécesseurs, et qui est tout en leur faveur, est cependant moins dans le génie que dans la possibilité qu'ils eurent de disséquer des cadavres humains, ce que ni Hippocrate, ni ses premiers successeurs n'avaient pu faire en raison des lois qui défendaient ces

pratiques. Les vues de l'esprit et les hypothèses ont pu être écartées des descriptions anatomiques de l'Ecole d'Alexandrie, en raison des dissections sans cesse renouvelées de cadavres humains. Cet avantage n'existait déjà plus à l'époque où Galien vint à Alexandrie, de telle sorte qu'on en était alors réduit à des dissections d'animaux ; c'est sans doute pour cette raison qu'il a placé le cœur sur la ligne médiane (1).

Parmi tant de découvertes, c'est particulièrement celles qui se rattachent au cerveau et aux nerfs, non seulement distingués des tendons, mais encore divisés en sensitifs et en moteurs, qui ont contribué à la renommée de l'Ecole d'Alexandrie.

Les élèves d'Hérophile et d'Erasistrate partirent dans la suite pour aller fonder des écoles nouvelles et pour propager l'enseignement de leurs maîtres.

* * *

Hérophile et Erasistrate furent des contemporains sous le règne des Ptolémées Soter et Philadelphie. On les donne soit comme des amis, soit comme des rivaux, ce qui peut d'ailleurs se concilier. Hérophile, le premier en date, naquit à Chalcedoine vers 335 avant notre ère, et fut, d'après ce qu'écrit Celse, de la famille des Asclépiades. La tradition rapporte qu'il guérit le pied de Diodore en le persuadant à l'aide d'un syllogisme. Disciple de Praxagoras, il profita des lois établies par les Ptolémées pour disséquer de nombreux cadavres humains et peut-être même des hommes vivants ?

Ses découvertes furent nombreuses. Il vit dans les nerfs les organes des sensations et précisa leurs origines dans les méninges de l'axe cérébro-spinal, avec la nature desquelles il les confondit. Dans le cerveau il reconnut la voûte à trois piliers, les ventricules avec les plexus choroïdes, les sinus veineux et le Pressoir qui porte son nom, le *calamus scriptorius* sur le plancher du quatrième ventricule ; il décrivit les veines intestinales comme origine de la veine porte, et les vaisseaux blancs afférents aux ganglions ; et encore la glotte, l'os hyoïde, la veine

(1) Ainsi que nous l'avons montré dans notre travail sur la Non-équivalence des hémisphères cérébraux, toute distinction entre la force ou l'agilité des membres droit et gauche ne peut être constatée chez aucun animal ; or, on le sait, c'est à cette différence que correspond chez l'homme la position du cœur.

pulmonaire ou artérielle, le foie avec ses veines, probablement les sus-hépatiques : l'épididyme, les trompes utérines et enfin les organes oculaires, la sclérotique, le corps vitré, la rétine ; autant de découvertes dont les descriptions précises démontrent un remarquable observateur. En physiologie il poursuivit les recherches de son maître en étudiant les pulsations des artères et en assimilant leur rythme à ceux de la musique, il a noté les variétés que le pouls présente dans diverses circonstances, en affirmant que la force des pulsations était l'action du cœur, et non de la paroi de l'artère. C'est de lui que provient le terme de systole et de diastole appliqué aux deux phases de la respiration pulmonaire. Il a placé dans la voûte à trois piliers le siège de la sensation.

Ce qu'il écrivit en pathologie est de beaucoup moindre importance ; d'après ses études sur le pouls physiologique il traita de sa valeur au point de vue séméiologique ; il a considéré que la mort subite était due à l'asphyxie du cœur. Il fit un traité de diététique et il recommanda des médicaments d'autant plus compliqués que la maladie était elle-même plus complexe.

Comme anatomiste il s'était contenté de l'observation de faits précis, et par là il a pu atteindre à un plus haut degré de perfection que ses prédécesseurs, mais comme pathologiste on a pu lui reprocher d'avoir cédé à la coutume des savants alexandrins en abusant de la dialectique.

Erasistrate se place à côté d'Hérophile par l'importance de ses découvertes. Il naquit à Julis dans l'île de Céos ; il vint à Alexandrie à la suite d'un séjour à la Cour de Séleucus Nicanor où il guérit ce prince d'une passion qu'il devina au trouble de son pouls. Il avait fondé à Smyrne une école de médecine qui dura jusqu'au iv^e siècle. Ses travaux l'ont mis au premier rang parmi les anatomistes et d'autre part, il contribua aussi à la science médicale de son époque.

Dans le système vasculaire, il découvrit la valvule triglochine, lui donna son nom et en indiqua l'usage qui est d'empêcher le sang de retourner en arrière ; il confirma la découverte d'Hérophile au sujet des vaisseaux lactescents de l'intestin et de leur contenu. Il étudia la sécrétion biliaire et son passage dans la vésicule, mais il ne parût pas avoir connu le canal cystique qui lui donne accès. Il admit dans la digestion le frottement des parois de l'estomac tant que les aliments y demeurent ; la faim

survient lorsque l'estomac les a évacués et du fait qu'il est vide, de sorte qu'il est possible de la combattre à l'aide d'un bandage abdominal. Sur d'autres organes il a commis des erreurs, mais il a relevé celle qui consistait à faire passer les liquides dans la trachée artère ; il a cru que la nutrition ne consistait que dans la superposition de particules nouvelles.

La partie la plus importante de son œuvre se rapporte à l'étude du système nerveux ; il a reconnu que les nerfs moteurs émanaient des centres eux-mêmes et non des membranes qui les enveloppent, sans avoir cependant une idée bien claire de leur structure ; il a fait la distinction de ceux qui prédisent à la sensibilité et au mouvement. Personne avant lui n'avait étudié le cerveau avec tant de précision, il en décrit les circonvolutions et en montre la plus grande complexité chez l'homme par comparaison avec les animaux, affirmant les relations du cerveau « circonvolutionné » avec le degré de l'intelligence humaine. On a écrit qu'il avait accordé aux diverses régions du cerveau des affectations différentes, mais a-t-il établi des distinctions de localisations de la sensibilité, du mouvement et de l'intelligence ? Si l'on trouve ces indications chez les médecins arabes, il est probable qu'ils les ont prises ailleurs.

Erasistrate a admis, comme ses prédécesseurs, la présence du pneûma dans les artères ; c'est lui qui est la cause de leurs pulsations suivant une action mécanique, tandis qu'elles le répandent dans l'organisme entier. Une autre partie du pneûma exerce son action dans le cerveau où il correspond à l'âme (intelligence), en opposition à celle qu'il manifeste dans le cœur. Ainsi il accorde au pneûma une importance biologique aussi grande que le fait l'Ecole pneumatique.

Les maladies sont dues, d'après Erasistrate, à l'altération des humeurs et du pneûma. La paralysie est due à l'altération des humeurs dans les nerfs moteurs. Il a cru que les dépôts des urines était de nature purulente.

Disciple de Chrysippe de Cnide, il a rejeté la saignée à son exemple et la remplaça par le régime, car, pensait-il, le sang veineux étant mélangé au pneûma des artères, ce que produit la maladie, on ne peut y remédier par soustraction du sang ; il ajoutait qu'on ne saurait évaluer la quantité qu'il convient d'évacuer, du moins c'est ce qu'affirme Cælius Aurélianus. De même que Chrysippe il a renoncé à l'usage des purgatifs. En

général il s'en tient à des préceptes d'hygiène et de physiothérapie, de diététique, et par tout cela il se rapproche des moyens qui plus tard seront ceux d'Asclépiade de Bythinie. Il a remarqué très justement que les médicaments, comme les aliments, avaient des effets variables selon les individus. En chirurgie il a montré une grande audace, très probablement parce que ses connaissances en anatomie et son habileté manuelle lui étaient fort utiles en pareilles circonstances.

Il a écrit que la dialectique est la méthode de raisonner qui devait servir à dégager les règles pour conserver la santé et que la pharmaceutique devait servir à la refaire.

* * *

Les élèves d'Hérophile et d'Erasistrate ont été très nombreux, mais aucun d'eux n'ayant fait d'œuvres très importantes, c'est surtout la gloire de ces deux maîtres qu'ils ont consacrée par leur pratique. Il faut nommer Eumène qui les seconda tous deux ; Philinus qui alla fonder au loin une école de médecine, et de même de Démétrius d'Apamée. Mandias, empirique et maître d'Héraclide de Tarente ; Bacchius qui fit connaître l'hémorragie par transsudation et écrivit, ainsi que Zénon et Erotien, des commentaires sur Hippocrate. Et encore Callimaque ; Callianax qui saluait ses malades d'un vers d'Homère ; Chryserne qui a entrevu que la contraction et la dilatation des artères se faisaient par une propriété de leurs parois. Andréas de Caryste qui écrivit un *Traité des poisons* et étudia le mécanisme des fractures et les moyens de réduire les luxations et fit un *Traité de la tradition médicale*. Quelques-uns se rendirent soit à Smyrne, soit à Laodicée où l'École qu'ils fondèrent fut représentée par Zeuxis, Alexandre Philalète et Aristoxène. Héraclide d'Erythrée, Apollonius de Pergame, Gorgias, Dioscoride, le médecin de Cléopâtre, qui laissa vingt-quatre livres de médecine, figurent aussi dans la Secte hérophilienne...

Les successeurs d'Erasistrate furent Straton de Béryte, Straton de Lampsaque célèbre par sa théorie de l'automatisme de la nature, le physiologiste Lycon de Troas, Apollonius de Memphis, Nicolas de Milet, Apollophane, Artémidore de Sida, Charidème, Isacius, Xénophon de Cos, le chirurgien Philoxène,

Démosthène qui suivit l'exemple de Philetas d'Alexandrie, auteur du premier *Traité d'Ophthalmologie* ; Héron qui indiqua la fréquence de l'épiploon dans les hernies ; Sostrate qui figura parmi les nombreux lithotomistes d'Alexandrie ; Amyntas de Rhodes, qui avec Périgène et Pasistrate, a perfectionné les bandages et divers appareils de chirurgie.

* * *

Nous plaçons ici deux anatomistes qui furent des successeurs plus éloignés de l'École anatomique d'Alexandrie. Cette qualité de successeurs se justifie plus particulièrement en ce qu'ils ont reproduit en grande partie l'enseignement des premiers maîtres et d'autres Alexandrins.

Rufus d'Ephèse, à la fin du 1^{er} siècle et au commencement du 11^e, a disséqué des animaux dont il assimila les organes aux parties similaires du corps humain. Il divisa les nerfs en sensibles et en moteurs et décrit le chiasma des nerfs optiques et ses rapports de voisinage. Il décrit les ventricules du cœur et leur attribue dans un *Traité du pouls* les pulsations des artères. Il traite des maladies des reins et de la vessie ; il résume l'ouvrage de Soranus sur les maladies des femmes.

Littré a traduit son *Traité de la goutte*.

Il ne doit pas être confondu avec l'historien du même nom.

Galien dit de Marius qu'il a restauré l'anatomie, après avoir passé le temps de sa vie à l'étudier. On croit d'ailleurs que Galien lui a beaucoup emprunté, mais comme ses ouvrages sont perdus, on ne saurait dire ce qui lui revient dans l'œuvre du médecin de Pergame. En tout cas, il avait beaucoup écrit. Par les citations qu'on fait de lui, il distingue cinq paires de nerfs : les palatins, le nerf auditif avec le facial, la sixième paire crânienne et le grand hypoglosse.

III

L'ÉCOLE EMPIRIQUE.

Tout d'abord il faut préciser l'origine de l'École empirique. On doit avec certitude la rattacher à Hippocrate, en raison de la grande importance que prend l'observation dans sa doctrine. Ce n'est d'ailleurs qu'après sa fondation que l'on peut parler de l'influence d'Arcésilas qui a précédé Pyrrhon dans l'exposé du doute philosophique (1). En fondant une École de Philosophie empirique à Alexandrie, Enésidème a fait une place au Pyrrhonnisme, ainsi que le montre son ouvrage des *discours pyrrhoniens*, dont Photius a cité des extraits, et de même de Sestus Empiricus dans ses *Hypotyposes*, écrites à une époque encore plus tardive (2). Si vraiment l'École de médecine empirique s'est inspirée de Pyrrhon, ce n'est certainement pas en ce qui concerne le fond de sa méthode. Le doute pyrrhonnien n'a pas été d'un emploi aussi précis qu'il s'affirme dans les descriptions classiques ; il offre, suivant les divers philosophes de cette secte, des modalités qui le font apparaître sous trois aspects : le doute qui se confond avec le scepticisme, le doute qui ne porte que sur la nature, ou essence, des choses, et non sur les apparences qu'elles revêtent, et le doute au préalable qui est un procédé utile pour la recherche de la vérité. Or, ce que les médecins empiriques ont fait, c'est de rejeter toute théorie médicale, pour ne tenir compte que de l'observation, et ainsi ils ont considéré les symptômes sans se préoccuper des causes des maladies. Quand on leur fait dire que la source unique de l'art est l'autopsie, il faut prendre ce terme dans son sens étymologique. D'autre part, ils ont exposé des règles pour observer rigoureusement ; ils ne se sont pas non plus contentés des seules connaissances qu'ils ont acquises individuellement, mais ils ont fait appel aux connaissances des autres, en ayant soin de distinguer ce qui est général de ce qui est particulier. Il serait même ridicule, selon eux, que chaque médecin se bornât à sa propre expérience ; il

(1) Le Pyrrhonnisme a si bien reproduit les idées d'Arcésilas, que Ascagne d'Abdère a assimilé les deux écoles.

(2) Cet auteur à la fois médecin et philosophe a indiqué dans ses œuvres les préceptes de la méthode empirique.

faut que chaque génération examine de nouveau la science traditionnelle. Il est avéré que plusieurs d'entre eux n'ont point manqué d'érudition, qu'ils ont commenté Hippocrate à la lumière de leur propre méthode, et qu'ils ont étudié la dialectique afin de défendre leur pratique attaquée par leurs adversaires. Leur façon de définir les maladies se résume en une brève description d'ensemble ; c'est décrire plutôt que définir, suivant la préférence de maints auteurs modernes. En comprenant la faiblesse de leur doctrine, ils ont admis l'emploi de l'analogisme qui leur a permis de conclure du traitement connu d'une maladie au traitement d'une maladie analogue. En thérapeutique ils ont fait usage de nombreux médicaments dont l'expérience leur avait démontré l'efficacité, et ils ont admis le principe que les médications doivent varier suivant les climats.

Ainsi avec eux l'Empirisme se précise par un ensemble de restrictions et de règles qui permettent de conclure à une doctrine qui ne manque pas de caractères originaux.

Les reproches qu'on leur a adressés peuvent servir à préciser encore, pour une part, ce que fut leur pratique ; ils ont exclu le raisonnement, négligé l'étude de l'anatomie, abandonné les réflexions devant les problèmes que pose l'observation des faits, et rejeté les indications qui résultent des causes des maladies.

Philinus fut le fondateur de l'Ecole empirique. Elève d'Hérophile, il quitta Alexandrie, mais eut pour successeur Sérapion qui donna un essor nouveau à l'Ecole.

On rencontre chez lui la méthode qui a été indiquée plus haut ; il admet trois moyens d'étudier les maladies : l'observation, les connaissances acquises par les écrits des auteurs, et l'analogisme. Il nomme Epilogisme (1) un raisonnement qui conclut d'un fait sensible à un fait caché. Il a emprunté à l'Ecole de Cnide la notation de symptômes analogues rencontrés dans plusieurs maladies pour constituer des syndromes. Il a aussi fait usage de l'hypotypose pyrrhonienne pour définir les maladies. Sa thérapeutique est fondée sur une foule de médicaments, tandis qu'il néglige la diététique ; parmi ses médicaments figurent ceux qui correspondent aujourd'hui à l'opothérapie, parmi

(1) ἐπι et λογισμος.

lesquels Sprengel cite, outre le castoréum, la cervelle du chameau, la présure de veau marin, les excréments du crocodile, le cœur du lièvre, le sang de la tortue et les testicules du sanglier.

Il s'opposa à la doctrine d'Hippocrate qu'il commenta et bien qu'il se rapproche de lui non seulement par l'expérience, mais aussi par l'emploi du procédé de l'induction.

Apollonius d'Antioche, autre commentateur du médecin de Cos, a écrit un *Traité de la préparation extemporanée des médicaments* ; Glaucias composa un glossaire des mots qu'on trouve dans Hippocrate, et Galien a cité de lui quelques fragments ; Bacchius et Zeuxis sont également rangés parmi les Empiriques.

Héraclide de Tarente, disciple de Mantias l'hérophilien, a été parfois considéré comme le plus illustre des représentants de l'École ; il a été cité par Galien, par C. Aurelianus, et par Celse ; il a écrit des ouvrages sur l'agriculture, sur la matière médicale, sur l'action des médicaments, sur les contre-poisons et aussi sur le pouls. Il a prescrit la chambre obscure et les fomentations sur la tête dans la phrénitis, les lavements d'*assa foetida* dans le tétanos ; l'opium fut l'un de ses remèdes favori. En citant son traitement des taches de la peau, Sprengel attribue ses soins à la fréquence de la lèpre à Alexandrie.

On peut le distinguer des autres Empiriques en ce qu'il a attribué de l'importance à la recherche des causes des maladies.

D'une façon générale, les Empiriques d'Alexandrie ont fait un grand usage de médicaments nouveaux parce que cette ville en recevait alors en abondance des contrées lointaines où son commerce envoyait des vaisseaux ; peut-être même l'expérimentation de ces produits a-t-elle contribué à les éloigner encore des principes de la médecine théorique. Les Rhizotomes étaient alors nombreux à Alexandrie et à la même époque à Pergame ; le roi de Pont, Mithridate, s'occupa lui-même de la question des médicaments et des poisons en les expérimentant sur lui-même, d'où le terme de Mithridatisme qui énonce cette méthode.

Il faut citer ici Zopire, Cratévas, Cléophante, le maître d'Asclépiade de Bythinie, puis Nicandre de Calophon sous Attale, roi de Pergame, et dont les Alexipharmques sont écrits sous la forme de poèmes ; Héras de Cappadoce qui donna une description des principaux médicaments et qui composa un antidote. Puis c'est encore Ménodote et Theutas qui suivit Héraclide de Tarente en ce qui concerne l'emploi du raisonnement.

L'Ecole empirique a fait valoir le rôle de l'observation en médecine, à laquelle Hippocrate avait donné tant d'importance, en y ajoutant des considérations et des règles qui lui confèrent son caractère original. Elle a accompli son développement de 280 à 250 av. J.-C. mais elle florissait encore à l'époque chrétienne.

IV

L'ÉCOLE MÉTHODIQUE.

En prenant ses origines dans Hippocrate, l'Ecole méthodique a fait un choix contraire à celui des Empiriques ; de là devait naître leur rivalité.

Son initiateur fut Asclépiade de Bythinie. Si Thessalus, Thémison et Soranus ont accompli tout son développement, on peut reconnaître dès le début l'esprit rationaliste qui la domine. En posant la double division des maladies en aiguës et en chroniques, Asclépiade indiquait que les premières avaient pour caractère la difficulté de circulation des atomes à travers les pores rétrécis et obstrués, impliquant que les secondes offraient des conditions opposées, et de là aussi que la santé dérivait de leur bonne circulation. Dans la suite ces trois états ont pris les noms de strictum, de l'axum et de mixtum.

De cet exposé se dégagent les principaux caractères de l'Ecole méthodique. Le plus général est d'avoir posé des principes, les communautés apparentes, sur lesquels ils ont fondé la médecine théorique et pratique. Des deux éléments qui composaient la doctrine d'Hippocrate, la philosophie méthodique n'a retenu que le raisonnement, ou en tout cas lui a donné une place prépondérante par rapport à l'expérience.

Il est important de reconnaître à quelles conditions répondent chez nous les termes de constriction et de relâchement : le premier correspond à la période fébrile aiguë avec arrêts des sécrétions et de l'absorption, le second à la sédation de ces phénomènes, à la fluxion, à la transsudation et éventuellement à des

épanchements. Dans les maladies chroniques le laxum marque un état de débilité locale ou générale. Ailleurs les deux éléments sont encore distinctifs l'un de l'érétisme nerveux et l'autre de l'asthénie. Et ainsi l'Ecole méthodique réduit à deux éléments tout l'ensemble de ceux que nous considérons comme communs à plusieurs maladies différentes.

Comme la doctrine n'admettait pas de force vitale, les troubles morbides sont le résultat des propriétés des tissus ; cette notion d'une importance capitale donnera plus tard naissance à l'irritabilité. Elle a rejeté la théorie humorale, ce qui présente quelque rapport avec cette façon d'envisager le rôle des tissus. Les méthodiques ont fait cas de la prognose d'Hippocrate, mais en jugeant du présent et de l'avenir d'après leur communauté qui répondent à l'état général du malade. Et leur logique veut que le traitement des maladies soit toujours général.

* * *

Asclépiade de Bythinie a passé des années à Alexandrie où il fut en relations avec Cléophante ; il fut aussi quelque temps à Athènes, il visita l'Aquitaine, et vint à Rome au premier siècle de l'ère chrétienne, mais c'est à tort que Quicherat le fait mourir en l'an 96, ce qui le met en contradiction avec l'histoire, car au moment de sa mort, Pompée n'aurait eu que onze ans et Lucrèce ne serait pas né. Sa pratique et sa merveilleuse habileté, sa façon de conseiller le malade, les éloges qu'il se donnait en critiquant tous ses prédécesseurs et parmi eux surtout Hippocrate, la permission aux malades qui le désiraient de boire du vin, l'affirmation que les connaissances qu'il possédait mettaient à l'abri de toute maladie, mais aussi sa méthode thérapeutique qui consistait à abandonner les médicaments violents, dont d'autres faisaient un usage abusif, et à se borner lui-même aux agents physiques, lui valurent bientôt une magnifique réputation. Sa longévité sembla même confirmer ses affirmations car il mourut à un âge très avancé des suites d'un accident sur la voie publique.

Il fut original en jetant les fondements qu'adoptèrent les Méthodiques qui lui firent suite ; en divisant les maladies en aiguës et en chroniques, il fit intervenir des atomes dont la cir-

culation à travers les pores se trouvait diversement troublée. Sa conception des atomes n'est pas empruntée à Epicure, ainsi qu'on le répète, mais à Héraclide d'Héraclée, qui les décrit sous des formes variables et non similaires. Les maladies aiguës sont le résultat de la surabondance des atomes et du rétrécissement des pores qui leur donne accès ; les maladies chroniques résultent du relâchement des pores et de la pénurie des atomes.

On lui a attribué des ouvrages sur la pathologie de la génération, sur la nutrition, sur la respiration et sur le pouls, étude dans laquelle il aurait soupçonné le rôle de la pesanteur de l'air. Il a décrit les fièvres intermittentes de Rome et il a donné des observations de la luxation spontanée du fémur. Les détails de sa pathologie sont relatifs au rôle des atomes où ses subtilités et ses hypothèses ne présentent pas d'intérêt. Il a distingué les convulsions en toniques et en cloniques. Ses idées en pathologie mentale sont fort remarquables en ce qu'il a été le précurseur de celles que nous avons encore aujourd'hui. L'âme n'est pas pour lui une substance simple ; elle est composée par les atomes du *pneûma* ; il n'admet pas de forces sans matière et il ne se montre pas moins matérialiste d'après une citation que fait C. Aurélianus : « Nihil esse, dicit, animam quam sensuum omnium Cœtum. » Le premier il a employé un terme qui répond à « *alimatio mentis* », et non à « *insania* » que Celse emploie dans le même sens ; il est donc le créateur de notre mot *aliénation mentale* et *aliéné*. Il reconnaît une aliénation avec fièvre qui se rapporte à la *phrénitis* des anciens auteurs, caractérisée par le délire, la léthargie avec coma et la *catalepsie* qui s'accompagne de stupeur, et il a rangé dans le même groupe que la *phrénitis* la *méningite*, certains délires et l'*insolation*. Il a bien vu que les troubles psychiques se manifestent parfois au moment du crépuscule, par la raison qu'il favorise les illusions sensorielles. Les interprétations délirantes, qui sont le résultat des illusions des sens, sont distinctes des autres fausses interprétations, ainsi que des hallucinations. Il décrit l'ivresse alcoolique et il indique la transformation d'une sorte de maladie mentale dans un autre.

En thérapeutique il a rejeté les médicaments les plus actifs, comme les vomitifs dont les Romains faisaient abus ; on reconnaît en cela la sagesse de sa pratique et sa perspicacité. Par contre, il a préconisé l'emploi des agents physiques, l'*hydrothérapie*, dont Cléophante lui avait enseigné les divers modes.

Pline l'Ancien lui attribue cinq ordres de secours : la diète, l'abstinence de vin, l'exercice en litière et l'exercice à pied, les frictions. Il suspendait les lits des malades dont le balancement diminuait les douleurs ou procurait le sommeil, autant de moyens que chacun pouvait facilement mettre en pratique. Il usa de la saignée en tenant compte de la diversité des climats et il fit ses prescriptions en raison de la période de la maladie.

A. Greenhil a donné la liste des nombreux travaux qu'on lui attribue (1). On cite parmi ses élèves Etienne de Byzance, Aufidius Nicon qui écrivit sur la polyphagie. Artorius, le médecin d'Auguste, qui traita de l'hydrophobie et surtout Thémison : « Il attira sur lui les yeux de presque tout le genre humain comme s'il eût été un envoyé du ciel », dit Pline l'Ancien.

Thémison son élève et son successeur a vécu sous Auguste. Il a suivi son maître en ce qui concerne la division en maladies aiguë et chronique, et la circulation des atomes à travers les pores. Il a employé des termes de *τόνος* et de *ἀτονία* qui correspondent au *strictum* et au *laxum* de la langue latine, et il en a appliqué la double modalité à la distinction des maladies aiguës et chroniques. Ces deux états sont reconnaissables dans l'état de santé, c'est leur exagération qui constitue l'état morbide. La conséquence logique de cette manière de voir était d'en faire l'application à la thérapeutique en s'adressant à l'un et à l'autre de ces deux éléments morbides ; de là une grande simplicité dans l'indication des médicaments.

En résumé il a réduit à deux, ainsi que l'avait fait Asclépiade, les éléments qui sont communs à plusieurs maladies, et en négligeant ce que les maladies ont de particulier. D'autre part, il a ouvert une voie intermédiaire entre les Dogmatiques et les Empiriques. Parmi ses observations, on trouve la définition du mot cachexie ; il a précisé la place du rhumatisme en nosologie, il a décrit avec exactitude l'hydrophobie et il a fait le premier usage des sangsues (2).

On cite parmi ses disciples Eudème, Vettius Valens, Mégès de Sidon. Celse lui-même s'est inspiré de cette même Ecole (3).

Thessalus vivait sous Trajan ; il représenta une nouvelle

(1) Art. Asclépiade in Dic. de Dechambre.

(2) Voyez Springel, t. II.

(3) Springel, t. II.

phase de l'Ecole méthodique, mais n'en fut nullement le fondateur. Sa vanité lui fit dédaigner la médecine ancienne et attaquer avec violence ses prédécesseurs ; pour cette raison il se donna le titre de Iatronique, vainqueur des médecins, et l'on put lire quelque jour ce nom sur son tombeau de la voie Apienne. « Aucun histrion, aucun palefrenier des cavales du cirque, écrit Pline l'Ancien, n'avait un cortège plus nombreux. » Il reprit le système du strictum et du laxum de Thémison et le passage des atomes au travers de pores d'Asclépiade. Il imagina une médication, la métasyncrèse, destinée à rétablir l'équilibre des pores dans les cas où le strictum et le laxum manquaient de signes cliniques précis. En faisant usage des analogies, il les affirma là où elles ne s'imposaient nullement. Ses médicaments resserraient ou relâchaient les pores en agissant sur l'organisme entier, c'est-à-dire sans avoir d'affinité élective locale. En chirurgie il fut audacieux.

Son élève Menacéas affirma que le strictum et le laxum se trouvaient réunis dans quelques maladies (léthargie, épilepsie, catarrhes). On nomme encore Ménémachus, Apollonide et Philomenus parmi ses disciples.

Soranus d'Ephèse a été tantôt distingué et tantôt confondu avec deux autres médecins du même nom, Soranus de Cos qui est l'auteur d'une vie d'Hippocrate et Soranus de Mallos, en Cilicie, médecin philosophe suivant sa réputation, mais qui n'a pas laissé de travaux.

Soranus d'Ephèse a représenté d'une façon remarquable l'Ecole méthodique, moins pour avoir ajouté quelque chose au fond de la doctrine, que par les ouvrages qu'il a écrits. La tonicité étant, par définition, l'état de santé, le strictum et le laxum sont par leur excès en relation avec l'état morbide. Le strictum se reconnaît à la suppression des exsudats et sécrétions, et, dans les fièvres, aux symptômes généraux qui les accompagnent, le laxum apparaît dans les symptômes généraux des maladies chroniques : c'est là exactement la doctrine des prédécesseurs.

Il étudia les symptômes dont le point de départ est dans les organes malades. Il fonda sa pratique sur l'observation ou sur le raisonnement et en cela il se rapprocha jusqu'à un certain point des Dogmatiques. Ayant tout d'abord fait ses études à Alexandrie, il avait des connaissances étendues qui lui inspirèrent en grande partie ses idées, mêlant leurs citations à ses

propres manières de voir. Les esquisses de ses maladies sont, suivant Daremberg, d'une vérité saisissante.

Ses ouvrages sont nombreux et remarquables : un *Traité de médecine* en plusieurs livres ; *Demandes et réponses* ; *Sur l'Hygiène et la Diététique* ; *Traité de l'Étiologie* ; *Sur la Digestion* ; *Sur le Pouls* ; *Sur les Remèdes, Traité des Fractures et des Luxations*. Soranus s'est acquis une renommée très durable en gynécologie et en obstétrique ; son ouvrage *περὶ γυναικείων παντῶν* a été résumé par Rufus d'Ephèse, et publié encore en texte grec par Dietz, en 1830, sous forme d'un exposé : il était destiné à l'instruction des sages-femmes. Il y donne les procédés du toucher vaginal et de l'examen de la femme enceinte ; il décrit les causes de la dystocie. Il a nié l'existence de l'hymen comme membrane, opinion qu'on retrouve au cours des siècles chez bon nombre de célèbres anatomistes. Il a indiqué les soins à donner à l'enfant qui sera sevré avant six mois, en le nourrissant de bouillies et d'œuf à la coque. Il a banni l'usage barbare de l'accouchement et préconisé la version sur la tête et les pieds dans les positions vicieuses. Il a exposé les signes des métrites consécutives à l'accouchement, et de la chute de l'utérus. Parmi ses ouvrages, on cite encore un traité de l'étymologie et des biographies, mais l'introduction à l'Art de la médecine est probablement apocryphe.

Moschion qui l'a suivi a indiqué les signes qui annoncent l'avortement. S'il réfute les anciennes erreurs sur la position des enfants des deux sexes, il a le tort de prétendre que la menstruation cesse de bonne heure chez les chanteuses. Il a décrit les fleurs blanches comme suites de couche et a précisé le temps de l'allaitement.

Julien, médecin méthodique à Alexandrie, a publié une *Introduction à la médecine*.

Caelius Aurelianus, en imitant ou même en traduisant les représentants de l'École, a eu le mérite de nous les faire mieux connaître.

* * *

Le caractère de l'École méthodique a été d'ordre philosophique rationnel, de considérer l'organisme dans ses réactions générales, entraînant comme conséquence une double division des maladies, de leur symptôme et de leur traitement. Il est intéressant de rappeler le jugement prononcé sur sa doctrine et à

longue distance par Baglivi, voici ce qu'il écrit : « Galien plongea dans un silence de plusieurs siècles la Secte des Méthodiques, mais le silence a cessé de nos jours... On attribue aujourd'hui l'origine de toutes les maladies à la coagulation des fluides ou à leur dissolution, à la tension des solides et à leur flaccidité ; or qu'est-ce que tout cela sinon le strictum et le laxum des Méthodiques ? » A côté de ces éloges, il faut placer des critiques ; celles que Galien leur a adressées ont surtout porté sur le fait que leurs communautés n'étaient pas apparentes par des signes assez nets, bien qu'ils eussent eux-mêmes tenté de les faire reconnaître, dans les cas où ils étaient imprécis, à l'aide de symptômes particuliers.

En raison des progrès que la médecine a fait au cours des siècles, nous pouvons aujourd'hui leur adresser le reproche d'avoir méconnu le syndrome de la faiblesse irritable qui réunit dans le même moment leurs deux éléments qu'ils ont séparés suivant deux catégories de maladies distinctes, car le mixtum n'a pas été de leur part l'objet de l'importance et du développement qu'il devait prendre dans l'état pathologique.

Ajoutons encore que pour nous les méthodiques ont vraisemblablement fondé leur doctrine sur les effets du bain froid opposés à ceux du bain chaud.

V

L'ÉCOLE PNEUMATIQUE.

Pour définir clairement la doctrine pneumatique, il faut se rendre compte, tout d'abord, de la façon dont la force vitale, qu'ils nomment pneûma, avait été comprise avant eux. Hippocrate appelle la force vitale *ἔνορμων* ; présente dans l'état de santé, elle n'est pas altérée dans la maladie et ne cesse pas son rôle. Asclépiade de Bythinie avait abandonné cette manière de voir en niant toute force vitale en dehors de la matière ; pour lui, comme pour les autres méthodiques, l'irritabilité est donc

une propriété des tissus eux-mêmes. Avec les Pneumatiques on se trouve en face d'une réaction contre Asclépiade et un retour fait par Athénée à la force vitale comme entité, mais avec une différence importante par rapport à la façon de voir d'Hippocrate : le pneûma, en effet, subit une modification par excès, par diminution, ou par trouble, dans les maladies, et la question de cette triple modalité est posée par les Pneumatiques, à l'occasion de chaque cas particulier. Il s'agit donc de trois opinions précisées par des différences notables. On sait comment la force vitale a été envisagée au cours des siècles par Van Helmont, par Stahl, par Barthez et en dernier lieu par les auteurs allemands. Mais quoi qu'il en soit, ces conceptions trouvent leur source principale chez les Pneumatiques.

Cela posé, quelle est la nature du pneûma ? Elle est en conformité avec la manière de voir des Philosophes. Pour Pythagore la force vitale (motrice) est de nature aérienne ; pour Héraclite, elle est la partie absolument homogène du feu ; l'éther ou le souffle du feu opposée à la partie qui est la flamme ; pour Diogène d'Appollonie, l'âme est l'air ou souffle vital ; l'opinion de Démocrite est analogue aux précédentes ; Platon et Aristote admettent également une substance aérienne. Les Stoïciens, qui répètent que l'âme est le feu, ont particulièrement inspiré les Pneumatiques en ce qu'ils ont affirmé que le principe vital avait un rôle dans l'état de santé aussi bien que dans l'état de maladie.

Quelle différence les Pneumatiques ont-ils pu établir entre les mots $\piνεῦμα$ et $\ψύχη$, sinon que le premier désigne l'action du principe vital sur l'organisme entier, et le second son action par rapport à l'intelligence (1).

D'autre part, les Pneumatiques avaient eu des prédécesseurs parmi les médecins et en particulier dans Erasistrate plus rapproché d'eux.

Leur pathologie, qui a augmenté le nombre des maladies, s'est efforcée d'appliquer le pneûma aux qualités élémentaires du corps, au pouls, etc.

On ne peut nier qu'ils furent fort critiqués ; on leur a reproché particulièrement l'emploi de la dialectique ; or il se trouve

(1) C'est la différence que nous tirons de ce qu'écrit Plotin dans ses Ennéades.

que les historiens qui leur ont adressé ce reproche, n'ont pas pris soin de rechercher comment ils l'ont appliquée ; ils l'ont fait servir d'abord à préciser les objets qu'ils étudiaient, et ensuite à trouver les termes les plus justes qui les pussent exprimer. N'est-il pas vrai que tous les philosophes de l'antiquité, depuis Démocrite jusqu'à Epicure, avaient indiqué la nécessité de définir exactement les mots en philosophie et en sciences.

Ce développement donné à l'exposé de la méthode nous permettra d'être plus bref en parlant de chacun des médecins.

Athénée, chef de l'Ecole, naquit à Attalie, en Cilicie, et d'après C. Aurélianus, à Tarse, au I^{er} siècle. Il pratiqua la médecine avec succès à Rome, après avoir étudié à Alexandrie, où il a connu les écrits d'Erasistrate sur le pneûma. Il est cité par Galien et par Oribase qui nous a conservé de ses fragments. Comme tous les vitalistes, il s'est opposé à la façon de voir d'Asclépiade. Il a admis les quatre qualités du corps humain, ainsi que la préexistence des germes des Stoïciens ; le sang menstruel renferme l'embryon futur dont la semence de l'homme fournit la forme ou ressemblance, et ainsi les ovaires sont aussi inutiles à la femme que les mamelles à l'homme. Il étudia la pouls ; il n'appliqua la séméiologie qu'au traitement des malades ; il traita aussi de la diététique, ainsi que des conditions atmosphériques et de l'hygiène des habitations, en indiquant la filtration de l'eau.

Agathinus, son élève, se rapprocha des Empiriques et par là introduisit une part d'éclectisme dans la doctrine. Il attribua le pouls plein à la quantité de pneûma agissant avec plus de force et il connut l'expansion que les artères profondes impriment à l'organisme. Il a critiqué les excès de bains qui régnaient alors, en les accusant de produire la faiblesse et l'irritabilité.

Théodore, son disciple, a indiqué des remèdes contre les dartres.

Archigène, autre disciple d'Agathinus, a admis, suivant ce qu'écrit Sprengel, huit espèces de pouls fondées sur sa grandeur, sa force, sa rapidité, sa fréquence, sa plénitude, sa régularité, son égalité et son rythme, avec des variétés pour chacune de ces formes. Le pouls déprimé et fréquent est du pronostic le plus grave. D'après Sprengel, la multiplicité de ses subdivisions est exprimée par des mots nouveaux, qui n'ont pas de correspondants dans les autres langues. Le plus haut degré d'une maladie

est marqué par son début, et la solution répond à sa diminution d'intensité. Il a modifié certains jours critiques ; il a décrit les formes larvées des fièvres intermittentes : dyssenterie, diabètes et catalepsie ; « la fièvre soporeuse, ajoute Sprengel, fait grand honneur à sa perspicacité ». Ses études sur les diverses sortes de douleurs en signalent de fort nombreuses variétés : la tension, les tiraillements, l'acuité, la gravité, la constriction, la compression, marquent leurs principaux caractères ; elles varient encore suivant leur siège, soit dans les membres, soit dans les divers viscères, dont elles dévoilent les lésions locales ; et il a reconnu le siège des maladies par le genre de douleurs qu'elles provoquent. Il a fait intervenir les sympathies pour expliquer un certain nombre de symptômes. Il a écrit sur la dysenterie et sur les abcès du foie, sur la lèpre, sur les hémorragies utérines, sur la pleurésie en conseillant de saigner au niveau du point de côté, sur la goutte, sur les procédés des amputations. On lui a reproché d'avoir placé dans la tête les troubles de l'intelligence, tandis qu'il affirmait que le siège de l'âme était dans le cœur. Lui aussi a pratiqué une thérapeutique entièrement empirique. En inclinant à l'éclectisme, il y a des raisons de croire qu'il s'est inspiré de Potamon d'Alexandrie.

Philippe de Césarée a suivi sa doctrine.

Arétée de Cappadoce a été rattaché à l'Ecole pneumatique avec la part d'éclectisme qu'on trouve déjà chez ses prédécesseurs. Il a écrit dans un dialecte ionien des plus élégants et a mis beaucoup de diversité dans son œuvre en y introduisant des digressions qui sont en dehors de la médecine ; par exemple, il décrit l'éléphant en faisant observer la couleur uniforme de son corps tout entier.

Les parties constituantes du corps sont les solides, les liquides et les esprits, dont le mélange proportionné constitue l'état de santé. Le pneûma passe du poumon dans le cœur et de celui-ci dans les artères. Les modifications du pneûma expliquent les causes des maladies ; sa faiblesse est la cause de l'épilepsie et du vertige ; sa ténuité et sa sécheresse sont en rapport avec la pleurésie. Les maladies chroniques sont causées par le froid et l'humidité. Sprengel, et en général les historiens, ont loué la perfection de ses descriptions ; son ordonnance consiste à décrire dans chaque maladie les parties qui sont lésées, en indiquant leurs caractères de structure et leurs réactions. Il a rattaché au foie

l'hématopoièse, mais a eu le tort de dire que la bile était formée dans la vésicule ; il dit plus justement que l'ictère est causé par l'obstruction des voies biliaires. La rate purifie le sang noir ; les intestins sont composés de deux membranes dont l'interne est le siège des ulcérations de la dysenterie. Sprengel pense qu'il a connu les conduits de Bellini. Il a décrit les ligaments de l'utérus. Les nerfs sont l'origine des sensations ; l'entrecroisement des faisceaux nerveux explique que le foyer d'apoplexie d'un hémisphère donne naissance à une paralysie du côté opposé du corps. Il a rangé la goutte parmi les affections nerveuses, ce qui de notre temps a été affirmé par les auteurs anglais. Il a donné une description remarquable de la cachexie des tuberculeux. En pathologie mentale, il a admis que la manie et la mélancolie avaient leur siège à la fois dans l'hypocondre et dans la tête et que le trouble de ces deux organes était simultané, ou qu'il apparaissait d'abord dans l'une de ces localisations. La mélancolie est une tristesse avec concentration de l'esprit par une idée fixe et avec oppression des forces ; la manie est un trouble général avec expansion. Les sens y voient les objets suivant le mode de l'illusion, c'est-à-dire sans hallucination proprement dite. La mélancolie peut être le commencement de la manie ou une phase de la manie, opinion répétée par Alexandre de Tralles ; l'érotisme est divisé en priapisme et en satyriasis, ce dernier répondant chez la femme à la nymphomanie.

Sa thérapeutique est à la fois raisonnée et simple ; il prescrit peu et emploie des médicaments non composés ; il conseille les voyages en mer aux phtisiques, en admettant une influence favorable de l'air chargé de sel sur les lésions des poumons. Il traite les maladies inflammatoires par la saignée en ayant soin de la pratiquer du côté opposé au côté malade, car il vaut mieux tirer du sang des parties éloignées du siège du mal. Ses régimes sont ceux d'Hippocrate.

Cassius l'iatrosophiste a écrit un recueil de préceptes utiles aux médecins, « un trésor précieux, dit Sprengel, pour l'histoire et dans lequel on trouve des lumières sur l'esprit de cette époque ». Pour lui, l'épuisement du pneûma contenu dans les artères est la cause de l'asphyxie ; ainsi il nous laisse songer que le pneûma est l'oxygène du sang, mais il n'en pouvait pas prononcer le nom. Le pouls rapide de la fièvre est causé par l'altération de la température du pneûma. D'autre part, il donne des expli-

cations en s'inspirant parfois des Dogmatiques et parfois des Méthodiques ; le terme d'éclectique convient parfaitement à son ouvrage. Il a bien vu qu'en se couchant sur le côté de sa lésion, le malade plaçait l'organe affecté dans un état de repos, tandis que suspendu et mobile, il eût été plus sensible à la douleur. Il a reconnu qu'il y a une sympathie entre les deux yeux, et que le système nerveux relie les organes entre eux par le même mécanisme. S'il est ingénieux à expliquer certains phénomènes, ses explications sont parfois assez étranges.

Hérodote de Tarse, élève d'Agathinus, vivait au I^{er} siècle ; il exerça la médecine à Rome ; quelques fragments ont été publiés par Mathai, en 1808 ; il a écrit un Glossaire des mots ioniques. Il a recommandé les bains de sable dans la goutte ; en conseillant la physiothérapie, il pense fortifier et purifier le pneûma.

On cite encore Magnus d'Ephèse qui fut archiâtre à Rome ; le chirurgien Héliodore qui a appliqué le trépan et précisé le siège des épanchements dans les plaies de tête ; Posidonius et Philagrius, son frère ; Antyllus qui a décrit l'hydrocéphalie chez le nouveau-né, et préconisé le chant et la déclamation à côté de la gymnastique, préparé des onguents et conseillé la saignée par la section des artères ; et enfin Léonidès d'Alexandrie qui a donné un procédé pour opérer les fistules de l'anus et qui a fait des remarques sur les excroissances et les ulcères des organes génitaux, et qui sont probablement des maladies vénériennes, bien qu'il ne parle pas de contagion.

En terminant ce qui a trait à cette Ecole, il faut dire encore que c'est à juste titre qu'elle a été aussi appelée éclectique. Comme les Dogmatiques n'avaient plus d'influence, les Pneumatiques se sont rapprochés des Méthodiques, puis des Empiriques dans le but de les ramener à eux. Agathène de Sparte a exposé les éléments de cet éclectisme. A ce titre Celse peut être rapproché d'eux, d'autant que n'étant pas médecin, son exposé ne peut être autre chose qu'un résumé de la médecine grecque.

DES MÉDECINS GRECS QUI NE RENTRENT PAS DANS LES ÉCOLES PRÉCÉDENTES

La clarté de l'Histoire qui naît de la juxtaposition descriptive des Ecoles opposées a paru préférable à une étude qui se fonderait sur la chronologie rigoureuse de la vie des médecins. Il faut donc ouvrir maintenant un chapitre consacré aux médecins grecs qui n'ont pu trouver leur place parmi dans les listes précédentes.

La matière médicale. — Sous les Ptolémées on expérimenta de nombreux médicaments, et aussi bien l'on cultiva les plantes médicamenteuses, ce que firent les Rhizotomes, dont les princes eux-mêmes se rangèrent parmi eux, à Alexandrie et à Pergame.

A côté de nombreux auteurs, comme Apuleius Celsus qui fit un composé d'opium, de castoréum et de poivre pour traiter l'hydrophobie ; Ménécrate inventeur du diachilum ; Servilius Damocrate qui composa aussi plusieurs emplâtres ; Hérennius Philon, auteur de préparations contre les douleurs ; Apollonius de Pergame qui donna un remède contre l'insolation ; Pamphile qui traita des maladies de la peau et écrivit un ouvrage sur les plantes ; Xénocrate qui a étudié les propriétés nutritives de la chair du poisson, il faut retenir les noms d'Andromaque et de Dioscoride.

Andromaque de Crète, dit l'Ancien, fut le médecin de Néron et porta le premier le titre d'Archiâtre, qui dans la suite fut donné aux médecins des rois. Il inventa la composition appelée Thériaque, qui est restée longtemps en usage, mais dont la formule a été modifiée. Il a écrit un poème sur cette matière, dédié à Néron, ce qu'avaient déjà fait d'autres thérapeutes dans le but de graver leurs formules dans la mémoire de leurs lecteurs.

Il a été publié en particulier dans les *Medici græci minores* de Ideler.

Son fils, Andromaque le Jeune, fut aussi médecin de Néron. Galien a apprécié son ouvrage en trois Livres sur la Pharmacie, dont il reste des fragments.

Dioscoride d'Anazarbe, qu'il ne faut pas confondre avec Dioscoride, le médecin de la reine Cléopâtre, a écrit le Traité le plus important de la matière médicale ; pendant très longtemps ce livre resta le manuel de Botanique des médecins ; il fut particulièrement apprécié des médecins turcs et arabes. Il énumère les plantes médicamenteuses, et en décrit les propriétés ; sur ce point on peut prendre une idée de son développement en voyant qu'il occupe 393 pages in-folio dans l'édition de ses œuvres publiée au xvi^e siècle (1). Son exposé de la thériaque, son *Parabulum*, et son *Alexipharmaque*, commentaire de Nicandre, ont joui aussi d'une réputation méritée. Cependant on lui a adressé des critiques ; ses œuvres renferment des opinions superstitieuses ridicules, sa terminologie a dû être modifiée avec le temps, ses descriptions des plantes ne permettent pas de les bien reconnaître, enfin les dessins joints au manuscrit, sont grossiers et semblent faits sans tenir un compte suffisant de son texte.

Pline l'Ancien ne pourrait figurer, à côté de lui, que pour la part qu'il a empruntée aux savants grecs dans l'exposition qu'il fait des plantes et de leurs propriétés médicinales.

* * *

Galien n'appartient à aucune secte, et l'on peut dire qu'il les contient toutes, ne fût-ce que comme critique et comme historien.

Fils de l'architecte Nicon, Galien naquit à Pergame, en l'an 131 de l'ère chrétienne, ainsi que le précise ses relations avec l'empereur Marc-Aurèle.

Il est important de noter ici qu'avant de s'adonner à la médecine il étudia avec soin la philosophie et en particulier la dialectique, qu'il eut plusieurs maîtres parmi les philosophes de son époque au nombre desquels on cite la Platonicien Caius. Il fit des commentaires des œuvres d'Aristote et de Théophraste,

(1) *Editio sumptibus haeredum*, A. Wecheli. MLXCVIII.

et enfin il parvient à une connaissance complète de tous les systèmes des anciens philosophes. Il étudia aussi à Alexandrie où il comprit le rôle que les mathématiques pouvaient jouer dans les sciences.

Il fut un écrivain des plus fécond, non seulement en médecine, mais aussi en philosophie (1).

Au temps que les systèmes philosophiques de la Grèce avaient été exposés, y compris celui de Socrate, Platon et Aristote avaient résumé la philosophie et la science acquises jusqu'à ce moment. De même à l'époque où parut Galien, l'évolution des idées devait le conduire à une synthèse des Ecoles de médecine qui étaient demeurées en conflit les unes avec les autres.

Par un éclectisme il se rapprocha de Platon ; par la critique qu'il fit des connaissances acquises en médecine et des doctrines, il reproduisit la façon d'Aristote ; d'où il apparaît que ses études philosophiques ont inspiré ses œuvres médicales.

Dans son choix il a surpassé l'éclectisme rationnel de Platon, en empruntant parfois aux systèmes les plus opposés. Par ailleurs la philosophie d'Aristote domine ses conceptions. Ainsi il applique les causes finales à l'organisme vivant ; il définit l'âme une entéléchie du corps naturel qui a la vie en puissance, et il rappelle encore Aristote en disant que les facultés de l'âme sont suivant le tempérament du corps (2). Enfin en créant un système de médecine coordonnée, il n'est pas sans suivre la belle ordonnance dont ce philosophe a donné l'exemple. Dans un tel système la place de chaque chose déjà connue et de celles que l'avenir doit révéler, est nettement marquée. Les maladies et l'effet des médicaments sont ramenés à un petit nombre de causes ; les moyens de guérisons mis en parallèle avec elles.

Ses idées les plus ingénieuses, ses considérations les plus remarquables peuvent être ainsi résumées : la constitution du corps humain, les parties similaires et les parties instrumentales, les tissus et les organes, l'anatomie et l'usage des parties avec la distinction d'une fonction publique et d'une fonction privée pour chaque organe différencié impliquant la double utilité de leur rôle pour eux-mêmes et pour la fédération organique.

(1) La liste de ses ouvrages a été d'abord publiée dans les éditions de Bâle en 1538 et de Venise en 1625. L'énumération en est faite dans l'article de L. Hahn (Dic. de Dechambre).

(2) Voyez Daremberg, Galien considéré comme philosophe. E. Chauvet, *loc. cit.*

tout entière ; les tempéraments établis comme l'a fait Hippocrate par des prédominances de composition ; les esprits naturels, vitaux et animaux, formés successivement dans le foie, dans le cœur et dans le cerveau, et correspondant aux fonctions nutritives, à la vie répandue dans l'organisme par les artères, aux sensations, à l'intelligence et à la volonté ; les facultés diverses, d'ordre secondaire, les vices des humeurs par excès ou par défauts ; les combinaisons des aliments et des médicaments aptes à corriger les intempéries du corps. Certes, on a pu adresser à Galien des reproches mérités ; par exemple, sa façon de se faire valoir, assez choquante dans le passage où il dit qu'Hippocrate n'avait montré que le chemin tandis que lui avait aplani les difficultés. On lui a reproché également ses croyances aux influences des songes, de la lune et des prodiges. Mais sans doute ces critiques, si justifiées qu'elles soient, s'effacent devant les succès de sa pratique et devant la renommée, persistante durant de long siècles, de sa doctrine synthétique et ordonnée. Athanœus l'a placé au-dessus de tous les médecins.

Au début du III^e siècle les sciences décroissent ; les médecins de cette époque sont presque tous médiocres. On peut citer Marcellus qui écrivit un résumé de médecine ; il fit connaître la forme de délire qu'on nomme lycanthropie ; Vandélien, médecin de Valentinien, qui a traité de la thériaque ; Priscien qui répète les préceptes d'une thérapeutique fondée sur la période des maladies, mais qui eut le mérite de distinguer le point de côté de la pleurésie de certaines douleurs abdominales ; Marcellus Empiricus qui fut Archiâtre sous Théodore ; Zénon de Chypre qui enseigna à Alexandrie et fut le maître d'Oribase.

Oribase fut le médecin de Julien au IV^e siècle. On lui doit une *Encyclopédie* dans laquelle il résume un choix de travaux de ses prédécesseurs en suivant les époques et les sectes. Il exposa une Séméiologie physiologique, c'est-à-dire la description des signes qui caractérisent la santé ; il écrivit un *Traité des maladies du foie* ; en suivant l'exemple de Sextus Papiensis et de quelques autres, il prescrivit des médicaments tirés du règne animal, et il traita ainsi l'ictère par le foie du loup. Il recommanda, parmi les exercices physiques, la course et l'équitation et indiqua ceux qui conviennent aux enfants ; en thérapeutique il écrivit sur les médicaments, sur la saignée et sur les bandages. Son résumé de Médecine est le premier ouvrage qui ait été édité à Lutèce.

Némésius écrivit sur la Nature et l'Homme, traité qui, suivant Sprengel, a pu le faire considérer comme le précurseur de Harvey sur la circulation du sang ; ce qu'il décrit c'est la liaison des veines qui versent le sang aux artères pour être distribué à l'organisme tout entier. Il a établi une distinction entre les aliments qui s'adressent aux substances élémentaires et les médicaments qui agissent d'une façon contraire à leur nutrition. Il a placé la siège des sensations dans les ventricules antérieurs du cerveau ; la mémoire occupe le moyen, et l'intelligence le postérieur. Si sa manière de voir est fautive en ce qu'elle repose sur les ventricules, elle est du moins une tentative intéressante de localisations cérébrales.

Au v^e et au vi^e siècle, on rencontre le médecin Jacques, né à Alexandrie, cité par Aétius et par Alexandre de Tralles ; il a recommandé un régime délayant et frugal dans les maladies chroniques.

Aétius, né à Amida, a étudié à Alexandrie sous Lucius ; son œuvre qui fut publiée dans cette ville est un recueil de faits puisés dans divers auteurs (1). Chrétien, mais incrédule, il a mêlé à ses ouvrages des observations ridicules sur l'influence des astres et de la terre. Il a décrit la maladie des Arabes (l'éléphantiasis) et fait un traité de la goutte qu'il considère comme causée par la prédominance de l'une des humeurs. Il a affirmé que les dents reçoivent des nerfs dans leur propre substance ; il a distingué les glandes salivaires ; il a établi des catégories dans la faim fondées sur les phases de la digestion. Sa classification des maladies a pour fondement les diverses humeurs. Dans ses observations il tire des explications tantôt d'un auteur et tantôt d'un autre, ce qui répond bien à sa doctrine éclectique, qui inspire aussi sa thérapeutique.

Alexandre de Tralles, en Lydie, a visité Alexandrie, mais à une époque trop tardive pour y trouver les avantages que tant d'autres en avaient retirés. L'éloge qu'on a fait de lui a été excessif : affirma qu'il était le plus grand médecin depuis Hippocrate. En rassemblant les connaissances de ses prédécesseurs, il a été éclectique à l'exemple d'Aétius. Il emprunte souvent aux Méthodiques et à Galien ; comme Aétius il établit des diffé-

(1) Cornarius, *Medicinae e veteribus contracta*. Bâle, 1535.

rences entre les maladies suivant les humeurs et les quatre qualités du corps. Il a reconnu les rapports qui existent entre les troubles digestifs et la migraine ; il a distingué la phrénitis de la démence, en ne donnant qu'à la première pour siège le cerveau ; il a décrit les ulcérations de la dysentérie, et reconnu les symptômes de la lithiase rénale. Il a emprunté aux Empiriques l'usage de faire un examen détaillé des malades, au lieu de les voir à la lumière d'un système doctrinal. En thérapeutique, il a protesté contre l'abus des purgatifs ; il a bien observé l'action congestive de l'opium sur le cerveau ; il a fait grand cas du castoréum ; il attribue de grands succès à l'emploi du carbonate calcaire. Il a préconisé la saignée sans se préoccuper du choix de la région, contrairement à beaucoup de ses prédécesseurs, et il a saigné ses malades au niveau de la jugulaire et des ranines (1). Il a fait un bon usage des fruits : dans son traitement de la goutte il a remplacé les emplâtres par le vésicatoire et le régime. Il a traité les fièvres intermittentes par les purgatifs et les vers intestinaux par l'huile de noix et le fiel de bœuf. On est étonné de rencontrer chez lui, aussi bien que chez Aetius, des médications fondées sur les préjugés les plus grossiers.

Paul d'Egine suivit d'abord Alexandrie. A l'exemple d'Oribase il composa un ouvrage suivant un choix de divers auteurs, d'Oribase lui-même, de Galien et d'Aetius, ouvrage qui est divisé en sept Livres. Il a observé une épidémie de paralysie des membres accompagnée de douleurs lombaires. Comme il considère ces symptômes comme une métastase, il est probable, qu'ils ont été précédés de troubles digestifs ; cependant il ne confond pas cette épidémie avec une autre qu'il croit être en rapport, ou en coïncidence, avec elle. Il a confirmé l'existence d'une phtisie par infiltration calcaire. Dans son traité de la goutte, il donne à cette maladie une explication par des troubles gastriques et humoraux. Ses études ont encore porté sur les maladies des yeux et sur les accouchements et les métrites. Il a pratiqué l'évacuation du liquide de l'ascite par ponction sur la ligne blanche ; il a traité les abcès viscéraux par les caustiques en application locale. Enfin il fut le premier à pratiquer la trachéotomie, et à employer la rhubarbe comme purgatif. Il a été fort estimé des

(1) Springel, t. II.

(2) Traduit en latin par Torinus au XIV^e siècle.

Arabes qui lui ont emprunté une partie importante de leur médecine.

Toute nouveauté en médecine se fait de plus en plus rare au cours du moyen-âge dont voici le ix^e siècle. Du moins l'art vétérinaire s'est-il développé à cette époque, grâce aux travaux de Végèce, et du moins la psychologie ancienne fût-elle exposée par Jean qu'on nomme Actuarius suivant le titre qu'il porta à la cour de Byzance. D'une façon générale les autres sciences subissent alors le même état de décadence. L'Histoire de la médecine grecque se termine bientôt avec l'anatomiste Mélétius. S'il n'est pas cité par Sprengel, ce n'est pas qu'il soit sans mérite, mais parce qu'on ne le connaissait pas encore. Mélétius, dit le Moine, habitait en Phrygie ; l'ouvrage qu'il a laissé a été traduit sous le titre *De tractatus naturæ hominis* (1). Ses citations sont rares, il nomme Stephanus d'Athènes qui vivait vers 620. La liste de ses chapitres montre qu'il s'agit d'un traité d'anatomie de l'homme. Après avoir fait un exposé des parties semblables et des parties dissemblables, il traite des divers organes en de nombreux articles : de capite, de oculis, des magnis et parvis angulis oculorum, de genis, de auribus, de barba, de facie, de ore, de voce, de respirando, de thoracis situ, de pulmone, de jecinore, cujus substantia et quæ ejus actio et facultates trabetur, de testis et penis glande, de manibus, de toto pede et ossibus quæ in ipo sunt, de totius corporis cute, de pilis et quid inter ipsos discriminis quide eorum usus habent... Des considérations sociales et morales accompagnent son texte, ainsi que des citations littéraires.

(1) *Anatecta græca* de Cramer. Oxford, 1536. Patricus de Corcyre, traduction latine du xvi^e siècle. L'édition de Paris mit en regard les textes grec et latin.

CONCLUSIONS

Une vue d'ensemble sur l'évolution de la médecine grecque permet de la diviser en trois phases marquées par des tendances opposées (1).

I. Ce sont d'abord des Ecoles distinctes par des principes posés au préalable : celle des Dogmatiques qui a suivi la doctrine d'Hippocrate d'une façon intégrale ainsi que son nom le montre ; celle des Anatomistes qui en physiologie et en pathologie se sont tenus aussi près que possible des connaissances qu'ils avaient acquises sur la structure du corps humain ; celle des Empiriques qui ont choisi l'observation comme son fondement unique ; celle des Méthodiques qui ont posé en principe l'existence de deux éléments reconnaissables dans diverses maladies (communautés apparentes) sur lesquels ils ont fondé leur pratique ; celle des Pneumatiques qui ont emprunté à Hippocrate la force vitale, inscrite dans son œuvre, et qui dans la suite a été à l'origine des diverses sortes de vitalisme. En faisant de tels choix particuliers ces Ecoles ont représenté comme le morcellement analytique de l'œuvre synthétique d'Hippocrate, quels que soient les progrès qu'ils ont pu réaliser, par ailleurs, en anatomie, en physiologie et en pathologie.

II. A leur suite, Galien, imitant en médecine l'exemple qu'avait donné Aristote en traitant des sciences et de la philosophie, a

(1) Sans compter la période pré-hippocratique où la science médicale se confond avec la religion.

présidé à une époque de critique des œuvres de la phase précédente.

III. Après lui l'originalité des auteurs se montre en décroissance par rapport aux Ecoles ; l'éclectisme, qui déjà avait pris une part importante chez les Pneumatiques, devient sinon une doctrine posée au préalable, du moins la façon de procéder des médecins de cette époque.

La médecine grecque ayant ainsi pris fin, un certain nombre d'auteurs et dont quelques-uns sont plus ou moins rapprochés de nous, ont continué à faire reposer la science médicale sur des doctrines. Mais les systèmes en médecine ont passé de mode (1), et aujourd'hui on ne leur accorde plus qu'un intérêt historique.

(1) L'auteur de cet article a exposé un système médical dans un ouvrage intitulé : *Pathologie générale évolutive. L'Evolution de l'organisme et la Maladie* (Doin, 1921). L'organisme y est considéré comme présentant une hiérarchie de tissus fondée sur leur pouvoir respectif de multiplication (Biotoxie histologique). La diversité de leurs réactions dans l'état pathologique s'explique par ces degrés ; les moins différenciés s'exhalent ou prolifèrent ; les plus différenciés se paralysent ou dégènèrent.

Or, si l'on a pu reconnaître l'érudition de l'auteur, l'ouvrage n'a pas rencontré le succès.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BOYER. — *Hist. de la Méd. in Dict. de Dechambre.*
- CHAUVET. — *La Philosophie des Méd. grecs, 1886.*
- DAREMBERG (Ch.). — *Hippocrate. Publication des textes et commentaires.*
Art. du Dict. de Dechambre.
- GUARDIA. — *Hist. de la Méd. Doin, 1884.*
- FRANCK. — *Dict. des Sc. philosophiques.*
- HAHN. — *Art. in Dic. de Dechambre.*
- HOESER. — *Hist de la Méd.*
- HIPPOCRATE. — *Œuvres complètes, trad. Littré, 1839.*
- LECLERC (Daniel). — *Hist. de la Méd., 1702.*
- MATTER. — *Essai hist. sur l'Ecole d'Alexandrie, 1820.*
- PLINE. — *L'Ancienne Hist. naturelle.*
- RENOUARD. — *Hist. de la Méd., de la fondation à l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, 1846.*
- SCHULZE. — *Hist. de la Méd. Leipzig, 1798.*
- SEMELAINNE. — *Hist. de la Méd. mentale.*
- SPRENGEL. — *Hist. de la Méd. Halle, 1792-1800.*
- SUIDAS. — *Lexique historique.*
- ZELLER. — *La Philosophie des Grecs.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	5
I. LA MÉDECINE PRÉ-HIPPOCRATIQUE	7
II. HIPPOCRATE PHILOSOPHE	13
Les sources philosophiques de ses aphorismes	15
I. La méthode d'Hippocrate.....	17
II. Les cinq premiers aphorismes	18
III. Les humeurs, les tempéraments, la définition de la santé et de la maladie.....	20
IV. L'organisme et le milieu extérieur.....	21
V. Les ours critiques.....	23
VI. La nature médicatrice.....	23
III. LA MÉDECINE GRECQUE POST-HIPPOCRATIQUE.....	29
Introduction.....	31
I. L'Ecole dogmatique.....	35
Les quatre Ecoles de la période alexandrine.....	40
II. L'Ecole anatomique.....	44
III. L'Ecole empirique.....	52
IV. L'Ecole méthodique.....	55
V. L'Ecole pneumatique.....	61
Des médecins grecs qui ne rentrent pas dans les Ecoles précédentes	67
Conclusions.....	75
Index bibliographique	77

COLLECTION "HIPPOCRATE"

7, rue des Grands-Degrés, PARIS (V^o)

DIRECTEUR : Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine

1. Marcel BOLL, docteur ès sciences : **L'Atomistique**. 1 volume in-8° avec 82 illustrations et graphiques 20 fr.
2. D^r T. NAKAYAMA : **Acupuncture et Médecine Chinoise vérifiées au Japon**, traduit du japonais par le D^r T. SAKURAZAWA et G. SOULIÉ DE MORANT. Préface de G. SOULIÉ DE MORANT. 1 vol. in-8° avec 16 illustrations et graphiques 18 fr.
3. D^r Yves DHOTEL : **Joseph Le Bon ou Arras scus la Terreur**. Essai sur la psychose révolutionnaire. Préface du P^r LAIGNEL-LAVASTINE. 1 vol. in-8° avec 26 illustrations 20 fr.
4. D^r Paul DELAUNAY, membre de la Société française d'histoire de la Médecine : **La Vie médicale aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles**. 1 vol. in-8° de 556 pages avec 114 illustrations 40 fr.
5. D^r Agnès MASSON, médecin-chef de l'Asile de Saint-Alban (Lozère) : **Le Tra vestissement**. Essai de psycho-pathologie sexuelle. Préface du P^r LAIGNEL-LAVASTINE. 1 vol. in-8° 20 fr.
6. A. WEBER : **Tableau de la Caricature médicale depuis les origines jusqu'à nos jours**. Préface du P^r LAIGNEL-LAVASTINE. 1 vol. in-8° avec 130 illustrations 25 fr.
7. Prof. D^r A.-L. TCHIJEVSKY, directeur du Laboratoire Central de l'Ionification, à Moscou : **Les Phénomènes électrodynamiques dans le sang et le moyen de les diriger**. 1 vol. in-8° 10 fr.
8. D^r Ludovic IPCAR : **Louis XI et ses Médecins**. Préface du D^r René BÉNARD. 1 vol. in-8° avec illustrations 20 fr.
9. **La Chirurgie de Maître Jehan Yperman (1260-?-1310 ?)**. **Livres I et II (La Tête.-Les Yeux)**, traduits du vieux flamand et précédés d'une Introduction par le D^r A. DE METS. 1 vol. in-8° avec 2 illustrations.... 20 fr.
10. FORTUNIO LICETI, de Gênes (1577-1657) : **De la Nature, des Causes, des Différences des Monstres**, traduit et résumé par le D^r FRANÇOIS HOUSSAY. Préface du P^r L. OMBRÉDANNE. 1 vol. in-8° avec 38 illustrations 25 fr.
11. D^r Elis ESSEN-MOLLER, professeur à la Faculté de Médecine de Lund (Suède) : **La Reine Christine**. Etude médicale et biologique. 1 vol. in-8° avec 7 illustrations 15 fr.
12. Albert COLNAT : **Les Épidémies et l'Histoire**. 1 vol. in-8° avec 56 illustrations 30 fr.
13. D^r Maurice KLIPPEL, médecin honoraire des hôpitaux : **La Médecine grecque dans ses rapports avec la Philosophie**. 1 vol. in-8° 15 fr.

-
- Maurice BOUVET : **Le Service de santé français pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis** (illustré), documents inédits 25 fr.
- Henri CANDIANI : **Aphorismes sur l'astrologie et la divination** 7 fr. 50
- D^r M. KLIPPEL : **La Mythologie, origine des connaissances, et ses rapports avec les progrès de l'esprit humain** (illustré) 15 fr.
- PARACELSE : **La Prognostication**, première traduction complète. Introduction par le D^r G. BAISETTÉ (illustré) 15 fr.
- A. RÉMIZOV : **Tourguéniev, poète du rêve** (illustré) 15 fr.

